

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume 200, n° 20  
Horaires, 15 octobre 2022  
ABONNEMENTS AU  
itineraire.ca

Où s'en va  
la profession  
enseignante ?



Au coeur de l'éducation depuis plus de 60 ans

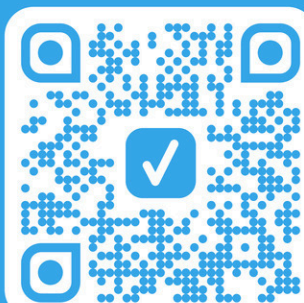
»»» Guy Rocher

Une grande réforme scolaire  
serait de mise



# ma voix ma stm

300\$  
À GAGNER



Répondez à des sondages.

Influencez l'avenir  
du transport collectif.

[mavoixmastm.info](http://mavoixmastm.info)



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît  
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

# ZOOM

## Denis Bourgeois

Camelot n° 1381 • Âge 54 ans

Point de vente Jean-Talon/Christophe-Colomb

... mais appelez-le Denis «Kléon» Bourgeois. Pourquoi? Avec un nom aussi commun, il avait besoin de se sentir unique. Le film culte *Les guerriers de la nuit* de 1979 lui en donne l'occasion: il emprunte le prénom de l'un des chefs. Il aime cette fantaisie.

Quelle mémoire phénoménale ce Denis! Il se souvient de chaque détail de chaque emploi qu'il a eu au cours de sa vie, en quelle année, pendant combien de jours, de mois il a travaillé, etc. L'envers de la médaille, c'est qu'il se souvient aussi des zones sombres qui ont recouvert toute sa jeunesse.

Denis est né en 1968 dans une famille qui comptait déjà deux sœurs. Il devient rapidement leur souffre-douleur et trouve à peine de réconfort auprès d'un père violent et d'une mère peu maternelle. À 12 ans, ses parents divorcent; son père et ses sœurs emménagent à Montréal, et Denis reste avec sa mère à McMasterville. Deux ans plus tard, il demande à un travailleur social de le retirer de la maison, sa mère et son nouveau compagnon ne se comportant pas «honorablement» avec lui. On le renvoie chez son père, alors qu'il aurait désiré demeurer dans la famille d'accueil dans laquelle il avait transité. Heureusement, après cinq pénibles années, il est hébergé chez une tante jusqu'à ses 37 ans, en 2005.

Entre 1986 et 2014, les emplois se succèdent: entretien ménager, travail de manutention, camelot pour les Publisac et les journaux de quartier, homme à tout faire, plongeur... la plupart de courte durée. Peu lui permettent d'aspirer à une vie stable.

Tout change en 2014 grâce à deux rencontres significatives: *L'itinéraire* et *Cybelle*.

*L'itinéraire* lui procure une stabilité, un environnement respectueux dénué de violence qui apaise en lui l'agressivité que les adultes de son enfance avaient alimentée.

Et *Cybelle*, une amitié de la première heure. C'est elle qui l'a persuadé de devenir camelot alors qu'il s'occupait de la plonge dans les cuisines de l'organisme.

Depuis, il dit à tous sa fierté de porter les couleurs de *L'itinéraire* et son intention de ne plus jamais changer de travail. Il savoure ses petits bonheurs au quotidien et en remercie Dieu. Au contact de ses clients, il a développé certaines habiletés sociales, même s'il chérit davantage sa solitude. Il rêve de plaisirs simples comme s'acheter des vêtements ou gâter *Cybelle* grâce à l'argent qu'il gagne. Il aime son appartement, écouter la radio face aux photos laminées qui tapissent ses murs. S'il n'avait qu'un souhait, ce serait de fuir la ville pour retourner au bord de l'eau. Mais il est prêt à l'oublier, si ce vœu n'est pas partagé par *Cybelle*.

Par Nicole Blais - Bénévole à la rédaction

© JOSÉE PANET-RAYMOND

## PARTENAIRES MAJEURS



Le groupe communautaire L'itinéraire offre une formation d'ADS+ à tous ses employé.e.s et y adhère en tant qu'organisme.

## PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

## L'itinéraire EST MEMBRE DE



La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec la direction de L'itinéraire à :

direction@itineraire.ca | 514 597-0238 poste 228



Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

## Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

### J'aime vous lire

Depuis quelques années, *L'itinéraire* est le seul magazine que je me procure. Au tout début, c'était pour encourager les camelots. Puis, au fil des ans, j'ai découvert une revue qui ne cesse d'augmenter la qualité de ses articles. De la première à la dernière page, tout est intéressant ! Et comme je clame tout haut aux autres passants pendant que j'achète la revue aux différents et sympathiques camelots : « *L'itinéraire*, la meilleure revue en ville ! » Bravo à tous !

- Sonia Rebts

ÉCRIVEZ-NOUS ! [courrier@itineraire.ca](mailto:courrier@itineraire.ca) Des lettres courtes et signées, svp !

# L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
2103, rue Sainte-Catherine Est  
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE  
2101, rue Sainte-Catherine Est  
Téléphone : 514 597-0238  
Télécopieur : 514 597-1544  
Site : [www.itineraire.ca](http://www.itineraire.ca)

ISSN - 1481-3572  
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

Les camelots l'achètent **1,50 \$**

**3 \$** Prix de vente

**1,50 \$** paie l'impression + coûts de production

Convention de la poste publication N°40910015, N° d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire 2103, Sainte-Catherine Est Montréal (Québec) H2K 2H9

Payez par texto **30333** +ENTREZ CAMELOT +ENTREZ # DU CAMELOT

MIXTE Papier issu de sources responsables FSC® C011825

## SOLISCO

IMPRIMEUR SOLISCO  
120, 10E RUE  
SCOTT (QUÉBEC)



## Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

## LUC DES JARDINS

Directeur général et éditeur

## ADMINISTRATION

VANESSA TREMBLAY  
Directrice - Opérations et ressources humaines

ESTELA SOLORZANO  
Chef comptable

JAVIER BERNAL  
Commis au dépôt

SANDRINE PAPINEAU  
Adjointe administrative

## RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND  
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

YSEULT PICARD  
Journaliste dossiers société

KARINE BÉNÉZET  
Journaliste responsable de la formation des participants

SIMON BOLDUC  
Chargé de projet - journalisme

CARLA BRAGA  
Création visuelle

Photo de La Une @H9IMAGES-FREEPICK/TOUTOUS  
Conception CARLA BRAGA

## DÉVELOPPEMENT PHILANTHROPIQUE ET RÉSEAUX SOCIAUX

JOSÉE LABRECQUE  
Conseillère principale développement philanthropique

PASCAL PLANET  
Gestionnaire de communauté

## ACTION COMMUNAUTAIRE

THOMAS WAYLAND  
Organisateur communautaire

MAUDE M.-ROMPRÉ et SUZIE DIONNE  
Intervenantes psychosociales

DANIEL PRINCE  
Responsable de la distribution

## SERVICE ALIMENTAIRE

PIERRE TOUGAS  
Responsable du Café

JEAN-CHRISTOPHE RUEL  
Coordonnateur du service alimentaire

## PROGRAMME MAISON RONDE

ÉMILIE BEAUDET  
Chargée de projets

MAUD THIMON  
Gérante du café

ISABELLE SIMARD-LAPOINTE et JEANNE MARION  
Intervenantes à la formation et à l'accompagnement

ALEXANDRA POIRIER et SHANA CAMILLO  
Intervenantes

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président  
NICK KAMINARIS - Nuvei

Vice-président  
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

Trésorière - Secrétaire  
EMNA BRAHAM

Administrateurs  
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit  
DIANE CURADEAU - Représentante des camelots  
JEAN-PAUL LABEL - Camelot de L'itinéraire  
JOCELYNE CARRIER - Camelot de L'itinéraire  
SAMIR HALAÏMIA - Camelot de L'itinéraire

## BÉNÉVOLES

CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, ANITA BARSETTI, JEAN TALBOT et NICOLE BLAIS  
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, NICOLE BLAIS, LUCIE LAPORTE et SYLVIE POIRIER  
Bénévoles à la révision

# ÉDITORIAL



15 octobre 2022  
Volume XXIX, n° 20

## Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

Au moment de rédiger cet éditorial, on est le 5 octobre, Journée mondiale des enseignants. La journée où l'on salue et valorise la profession parmi les plus importantes de notre société. Celle qui forme nos jeunes, qui les façonne pour l'avenir.

J'ai un respect absolu pour ces enseignant.e.s qui ont une véritable vocation pour cette profession et un amour inconditionnel pour les enfants et les jeunes qu'elles et ils ont à leur charge. Les profs sont nombreux à se donner sans compter, à se soucier réellement de leurs élèves, à dépenser leur propre argent pour parfois pallier le manque de matériel dans leur classe. Des femmes et des hommes dévoués.

Mais notre système éducatif s'est détérioré ces dernières années. Et la pandémie n'a fait qu'exacerber les choses. On manque de profs, et la qualité de l'enseignement s'en ressent.

### Pas toujours facile

Il faut dire que depuis très longtemps, beaucoup d'entre eux pratiquent leur profession dans des conditions difficiles, dans des écoles sous-financées, dans des quartiers défavorisés, dans des classes trop nombreuses. Sans compter l'ingérence de parents d'enfants-roys qui défendent leur progéniture ingérable, voire violente envers leurs enseignant.e.s.

Certain.e.s font des miracles avec des jeunes qu'ils arrivent à réchapper du décrochage auxquels ils transmettent la passion de l'apprentissage.

D'ailleurs, au sujet du décrochage scolaire, le Québec affiche le plus faible taux de diplomation d'études secondaires au Canada (74 %, comparativement à 79 % pour l'ensemble du pays), selon Statistique Canada. Et on ne s'étonne plus de constater que seuls 54,2 % des garçons du réseau public francophone réussissent leur secondaire. Désolant.

Mais sur une note moins pessimiste, beaucoup de personnes raccrochent et reprennent leurs études après avoir quitté l'école pour aller sur le marché du travail.

### L'inégalité des chances

Les conditions varient grandement entre le public et le privé, entre les quartiers et entre les écoles. Si l'égalité des chances et la situation financière sont mises en cause, ça n'explique pas tout. La qualité de l'enseignement est largement responsable du désintérêt des jeunes pour l'école, selon le rapport *Qualité de l'enseignement et pénurie d'enseignants: L'État doit prioriser l'essentiel*, de l'Institut du Québec. Et comme l'indique le titre du rapport, le manque criant d'enseignant.e.s met à mal le système d'éducation. À un tel point qu'on est rendu moins regardant sur les compétences qu'il faut aux nouveaux profs pour être embauchés dans nos écoles.

### Le point de vue de Guy Rocher

Il y a de quoi s'inquiéter quand le vénéral sociologue Guy Rocher, artisan de la première heure de la réforme de l'éducation dans les années 60, affirme que le système d'éducation au Québec n'a pas avancé mais a plutôt reculé. Son évaluation du monde de l'éducation est lucide et le fruit de plus d'un demi-siècle de travail et d'observations. Nous avons eu l'honneur de l'avoir en entrevue et de vous présenter son analyse.

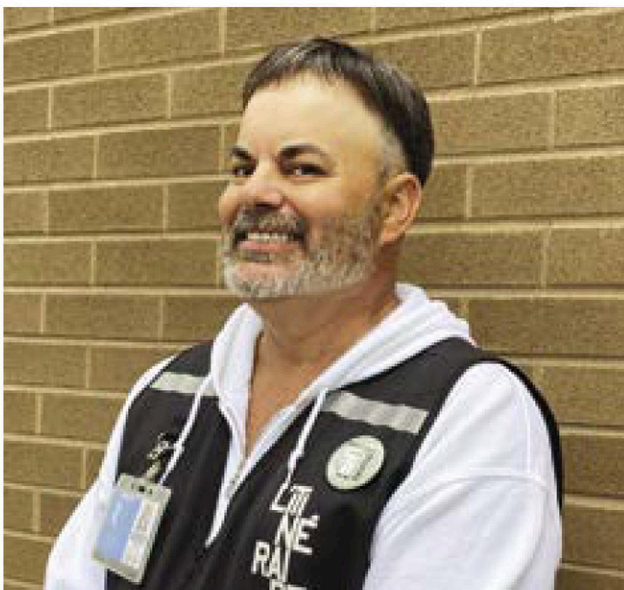
Il faut se poser la question. Sommes-nous sur une pente descendante ou peut-on rectifier le tir? Quelles seront les réelles priorités en matière d'éducation du gouvernement nouvellement réélu? Et nous, en tant que société, comment pouvons-nous contribuer à améliorer l'enseignement? Allons-nous nous résigner ou exiger une meilleure éducation pour nos enfants? ■



# SOMMAIRE

15 octobre 2022  
Volume XXIX, n° 20

© JOSÉE PANET-RAYMOND

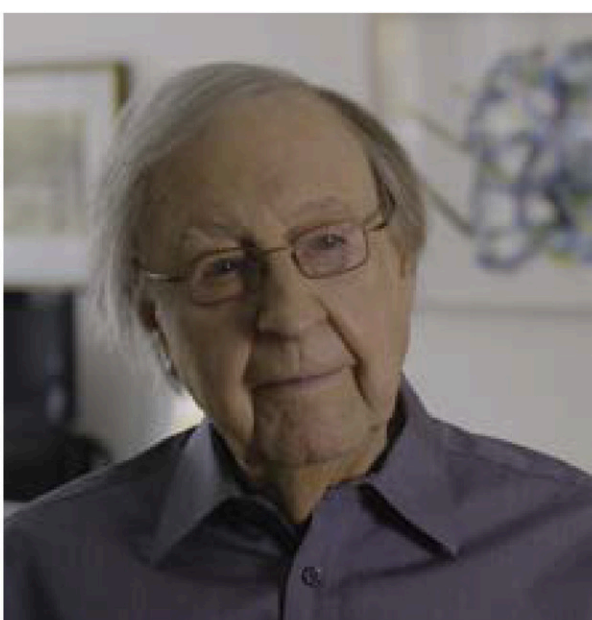


3

## Mots de camelots

- 3 Zoom sur Denis Bourgeois
- 9 Sylvie Dupuis
- 9 Diane Gariépy
- 9 Benoît Chartier
- 23 Suzanne Leblanc
- 23 France Lapointe
- 23 Daniel Grady

© CENTRE DE PRESSE DE RADIO-CANADA



18



34

## 8 Rond-point international

### 10 Dans l'actualité

Vienne, un modèle à suivre  
Simon Bolduc

### 24 Chronique

Mon tour mouvementé de la Gaspésie  
Manon Fortier

### 26 Régions

À Gatineau, de l'autre côté du pont  
Simon Bolduc

### 31 Chronique

Les gens sur le bien-être social sont paresseux...  
Agathe Melançon

### 32 Dans la tête des camelots

L'école et vous

### 34 Documentaire

Je pleure dans ma tête  
Karine Bénézet

### 40 Mieux vaut en lire!

Roger Perreault

### 42 BD

Namronscopie

### 43 C't'encore drôle

Pier-Luc Ouellet

### 44 Détente

## À la une

Yseult Picard



© H9IMAGES

14

Alors qu'il planifiait la rentrée scolaire, le ministère de l'Éducation (MEQ) a réalisé que les écoles primaires et secondaires n'auraient pas assez de profs et qu'il fallait agir rapidement. Le Ministère a ratissé large: appel aux profs à la retraite, permis probatoires d'enseigner aux étudiants en pédagogie, et même l'embauche de suppléants diplômés du secondaire. En tout, 600 nouveaux professeurs. Portrait de la situation de l'éducation au Québec.

## FINLANDE

### Réussir là où les autres pays échouent

La Finlande est le seul pays de l'Union européenne où le nombre de personnes sans domicile fixe diminue d'année en année. Ce succès, selon certains, réside dans son approche du «logement d'abord». Viljo est l'un des quelques 1000 anciens sans-abri qui ont trouvé refuge dans l'un des appartements de la Blue Ribbon Foundation à Helsinki. L'organisation, qui fournit des logements aux sans-abri depuis 2007, est un élément important de la stratégie finlandaise. Cette stratégie repose sur l'idée simple que la première chose dont les sans-abri ont besoin est d'avoir un endroit où habiter, parce que le logement est un droit de la personne, mais aussi parce que de nombreux problèmes peuvent être résolus lorsque vous avez un toit au-dessus de la tête. De l'aide pour les démarches auprès des autorités, peut-être aussi pour faire face aux dépendances: tout cela vient après l'emménagement. Seulement si les résidents le souhaitent toutefois. Ce principe renverse le modèle en plusieurs étapes, qui était également pratiqué en Finlande depuis longtemps. Selon ce modèle, les personnes sans domicile doivent d'abord prouver leur capacité à vivre dans différents types d'habitation. Un logement propre vous attend à la dernière étape. En Finlande, il attend dans la première étape.

À la fin des années 1980, le pays comptait 20 000 sans-abri sur une population de 5 millions d'habitants; aujourd'hui, moins de 4 000 personnes sont sans logement. La plupart d'entre elles passent la nuit chez des amis ou dans leur famille. Le nombre de personnes dormant réellement dans la rue ou dans des refuges est estimé à 655 dans toute la Finlande. Le système finlandais ne se contente pas de donner aux gens un appartement et donc leur dignité, il est également rentable, selon la Ville d'Helsinki. L'État a débloqué des fonds pour les différents programmes d'aide afin d'acquérir de nouveaux appartements ou de construire de nouveaux complexes d'habitation. Pourtant, si l'on tient compte des coûts des traitements médicaux ou de l'intervention de la police, l'État finlandais économise 15 000 euros par an et par personne, grâce à son approche *Housing First*. La ministre de l'environnement Maria Ohisalo déclare: «Ce n'est pas grave si l'éradication de la pauvreté et des sans-abri coûte cher. Non seulement nous croyons que l'effort est humainement juste, mais aussi parce qu'il est financièrement rentable à long terme». (Hinz&Kunzt / INSP)

## IRAN La reconnaissance faciale pour traquer les rebelles

Des manifestations ont éclaté dans tout l'Iran à la suite de la mort d'une femme détenue par la police des mœurs pour «tenue vestimentaire inappropriée». Des militants mettent en garde contre le pire, car l'État déploie désormais la technologie de reconnaissance faciale pour contrôler ses citoyens. Mahsa Amini, une jeune femme de 22 ans originaire de la province du Kurdistan iranien, est tombée dans le coma et est décédée après son arrestation à Téhéran le 19 septembre dernier, en raison de la nouvelle politique stricte du pays en matière de hijab, ce qui a déclenché des manifestations dans de nombreuses régions, dont la capitale. Depuis, Mahsa Amini est devenue un point de ralliement pour le peuple iranien qui s'oppose à ce qu'ils considèrent comme une surveillance croissante de l'État et craignent une érosion des droits de l'Homme, les femmes étant au centre de la répression. Sa mort a déclenché une panique quotidienne chez de nombreuses Iraniennes qui craignent de tomber elles aussi dans les filets de la police des mœurs. Des femmes sont régulièrement arrêtées pour avoir enfreint les règles du hijab et des plans sont en cours pour étendre la surveillance grâce à la technologie. La police nie que M<sup>me</sup> Amini ait été maltraitée et affirme qu'elle avait des problèmes de santé. Sa famille n'est pas d'accord, affirmant qu'elle était en bonne santé. Les femmes iraniennes sont tenues de porter le hijab en public depuis la révolution islamique de 1979, et le président Ebrahim Raisi a signé un décret le mois dernier pour faire appliquer le code vestimentaire du pays avec une nouvelle liste de restrictions. Les autorités ont déclaré que les femmes vues sans hijab dans leurs publications sur les médias sociaux risquent de se voir infliger une amende et d'être congédiées de leur emploi. (Reuters / INSP)



© REUTERS

## Mon amour pour Manon

J'aimerais vous parler de Manon Massé et vous dire à quel point c'est une femme de cœur qui est à l'écoute de tous ceux qui la côtoient. Je l'ai suivie partout et j'ai participé à toutes les activités de sa campagne pour Québec solidaire, comme les épluchettes de blé d'inde, par exemple.

J'ai espoir en Gabriel Nadeau-Dubois. J'ai confiance en lui parce qu'il dit la vérité et il n'a pas besoin d'acheter son monde comme la CAQ et le Parti libéral qui nous ont fait des promesses qu'ils ne tiendront pas. Ils ne s'occupent pas non plus des personnes assistées sociales et des personnes malades. Manon, dans tout cela, est pour moi la meilleure porte-parole de tous ces gens parce qu'elle est là pour les aider et j'ai confiance en elle.

C'est une femme extrêmement chaleureuse. On peut lui parler sans gêne et elle nous écoute comme si elle était notre amie de toujours. Je sais que le Québec a besoin de ce genre de politicienne qui affronte le parti de François Legault au Salon bleu pour représenter la population des démunis et les laissés-pour-compte par le régime capitaliste. Quatre ans, c'est long. Une chance que Manon est là avec son parti, ça me rassure.



SYLVIE DUPUIS  
CAMELOT VIAU / JEAN-TALON

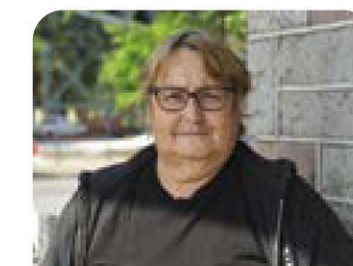


## Bowling

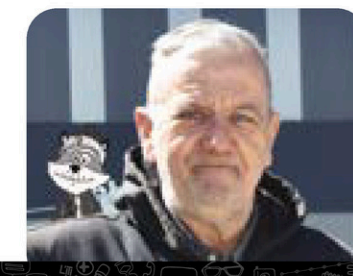
Cet été, j'ai eu le bonheur de jouer au bowling. Cela m'a rappelé de beaux souvenirs. J'étais très jeune, 17 ans lorsque je partais avec ma cousine Rita pour aller jouer dans une salle qui se trouvait sur l'avenue Mont-Royal au coin de Papineau. On y allait deux fois par semaine, les lundis et les mercredis après le travail.

Je me souviens de la fois où j'avais acheté un billet de loterie et que j'avais gagné 500\$. J'avais partagé le lot avec ma cousine. Cette cousine, je l'aimais beaucoup. Elle est décédée il y a deux ans, un 15 novembre. Cela m'a fait beaucoup de peine. Nous étions si proches. Je m'ennuie d'elle, des cafés et des belles conversations. On soupait souvent ensemble. À cette époque, je demeurais dans un petit studio au coin des rues Rosemont et Christophe-Colomb, les appartements Hélène. Je payais alors 405\$ par mois... pas cher! Je travaillais à la Place de la mode, c'est Rita qui m'y a fait entrer.

C'est aussi elle qui m'a initiée au bowling. J'ai aimé ça tout de suite, l'atmosphère de l'endroit était très bonne, les gens très gentils. On avait beaucoup de plaisir. J'étais bonne, j'avais de très bons scores, au grand désespoir de ma cousine. Je la rendais jalouse, on riait! Je gagnais souvent. Quels beaux souvenirs! J'aimerais y retourner plus souvent, j'ai encore mes boules. Peut-être que mes souliers me font encore?



DIANE GARIÉPY  
CAMELOT MÉTRO PLACE D'ARMES



BENOÎT CHARTIER  
CAMELOT SAQ PROMENADE MASSON / 3<sup>e</sup> AVENUE

## Animaux vs humains

J'ai récemment déménagé dans mon ancien quartier de Rosemont-La Petite-Patrie. J'aurais la possibilité d'avoir un petit jardin en arrière du triplex où j'habite. J'ébauche des plans pour l'an prochain. Et voici que je me rends compte qu'à Montréal, contrairement à la campagne où les animaux ont plus de place enviable pour vivre, les écureuils ici n'ont plus autant d'arbres à leur disposition parce que, entre autres, on a dû couper presque tous les frênes à cause de l'agrile qui les ronge de l'intérieur. De plus, il est défendu de les nourrir sous peine d'amende parce qu'ils sont considérés comme animaux sauvages. À cause de cela, le jardinier citadin n'a pas le goût d'investir trop d'argent et de temps. Anciennement, les semences se transmettaient de génération en génération, puis on les faisait germer sur le bord des fenêtres durant l'hiver; aujourd'hui presque tout le monde achète des plants déjà fleuris et contenant même des fruits.

Ces petites bêtes astucieuses et malicieuses ont de moins en moins peur des humains et se régalaient de tout végétal que le Montréalais essaie de faire pousser. Par exemple, elles commencent par dévorer les belles tomates rouges pour s'attaquer ensuite aux vertes. Et que dire des taupes, des rats et autres rongeurs? C'est la revanche de la nature sur l'homme.

Je suggère donc aux autorités sanitaires de distribuer des amendes aux écureuils, taupes, rats, souris, chats et chiens.

L'itinéraire est membre du **International Network of Street Papers** (Réseau international des journaux de rue). Le Réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez [insp.ngo](http://insp.ngo).



**Maria Vassilakou**  
Ex vice-mairesse de Vienne, de 2010 à 2019

## Logement social Vienne, un modèle à suivre



Le complexe résidentiel Alt Erlaa, à Vienne.  
Photo: Wikimapia.org

C'est dans le cadre du tout premier Sommet de l'habitation, tenu en août dernier à Laval, que l'ex-vice-mairesse de Vienne s'est adressée aux élus des 10 plus grandes villes du Québec. À l'invitation du maire de Laval, Stéphane Boyer et de la mairesse de Longueuil, Catherine Fournier, Maria Vassilakou est venue présenter le modèle de la ville européenne qu'on dit « la plus vivable au monde <sup>1</sup> ».

Ils étaient nombreux et nombreuses en ce vendredi du mois d'août à venir entendre parler d'habitation et en discuter. Réunis pour trouver des solutions pérennes à la crise de logement, les maires, mairesses et autres délégués ont entendu l'ex-vice-mairesse parler du modèle viennois lors du Sommet qui avait comme thème: *Notre avenir en tête*.



<sup>1</sup> Selon le rapport 2022 de *The Economist Intelligence Unit*.

### 100 ans de tradition

Lorsque Maria Vassilakou est entrée en poste en novembre 2010, la ville de Vienne avait déjà 100 ans d'engagement envers le logement social. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, la Ville a développé le plus ambitieux programme d'habitation en Europe pour contrer une importante crise du logement qui sévissait à l'époque. «L'idée d'une ville inclusive, ça fait parti de l'ADN de Vienne», dit-elle en entrevue au bout du fil.

Le défi qui l'attendait, elle et son équipe du Parti Vert, était plutôt la montée rapide du prix des terrains dans la capitale autrichienne. «Ce que nous devons mettre en place, c'était un mécanisme qui influencerait indirectement le prix des terrains.» Et la réponse se trouvait dans les catégories de zonage.

### Exigence radicale

La Ville a donc introduit une nouvelle catégorie de zonage: le logement subventionné. «Les Villes ont ce pouvoir. Non seulement elles peuvent changer le zonage, mais aussi créer de nouvelles catégories», dit M<sup>me</sup> Vassilakou. Ce nouveau zonage exige qu'un promoteur qui bâtit 150 unités et plus dans cette catégorie de zonage devra y dédier les deux tiers au logement social.

Une exigence radicale, reconnaît Maria Vassilakou, mais qui est rendue possible grâce à l'histoire de la Ville en matière d'habitation. Introduit en 2019, «c'est encore en adaptation et en évaluation, mais c'est assurément un instrument efficace pour réguler les prix et avoir de l'habitation abordable», dit-elle. Un instrument nouveau qui rompt avec les exigences européennes, où habituellement un tiers des unités bâties est consacré au logement social lorsqu'un promoteur développe un projet immobilier. «Et quand ça se fait, ce n'est pas à l'intérieur d'une nouvelle catégorie de zonage, dit M<sup>me</sup> Vassilakou. De plus, ce n'est pas obligatoire pour tous les types de développement.»

### 50%+1

Un promoteur pourrait contourner l'exigence de consacrer les deux tiers de ses unités en logement social seulement, et seulement, insiste Maria Vassilakou, s'il développe un projet qui vise le bien public. Dans ce cas, le promoteur doit démontrer que son projet aura des bénéfices considérables pour la population en général. Ainsi la Ville peut diminuer le nombre d'unités sociales de 50%+1.

«Jamais en bas de 50%, c'est ça le principe, dit l'ex-vice-mairesse. Et les promoteurs devront s'engager à bâtir, par exemple, une école, une production d'énergie innovante et écoénergétique, un projet qui protège la biodiversité...»

### Mixité

Il existe également à Vienne une politique qui a l'avantage de favoriser une mixité sociale à l'échelle de toute la ville autrichienne. Économiquement, il s'agit d'une avenue qui stimule l'achat local et la vie de quartier.

«Si vous payez moins cher votre logement, si vous n'êtes pas étouffé financièrement par ce besoin de base, vous avez plus d'argent pour d'autres choses. Mieux se nourrir, par exemple. L'idée est que ça ne va pas, en majeure partie, dans la poche d'un propriétaire particulier ou dans les grandes sociétés de gestion immobilière», explique-t-elle.

### Actions concrètes

La présentation du modèle viennois par Maria Vassilakou a certainement inspiré les quelque 300 participant.e.s présents le 26 août dernier au Sheraton de Laval. Les élus de l'Union des municipalités du Québec (UMQ) en ont profité pour réitérer leurs engagements particuliers pour freiner la crise du logement.

Laval travaille présentement à l'instauration d'une taxe sur la spéculation foncière. Cette mesure éviterait que sur des terrains où la densification est possible, particulièrement le long des grandes artères, un propriétaire décide de ne pas développer pour des fins strictement spéculatives.

De son côté, la Ville de Longueuil veut se densifier et éviter l'étalement urbain sur son territoire montréalais. La mairesse Fournier parle d'une «densification douce».

Terrebonne, quant à elle, souhaite réaliser un projet de logements abordables en revitalisant son patrimoine industriel dans le secteur du Vieux-Terrebonne.

Montréal ira de l'avant avec son projet d'écoquartier sur le site de l'ancien hippodrome, aux abords de la station de métro Namur. Propriétaire du terrain de 43 hectares depuis 2017, la Ville prévoit y construire plus de 12500 logements, dont une part importante seront «sociaux et communautaires, abordables et familiaux», peut-on lire dans la présentation du projet.

Pour ce faire, les municipalités réclament une plus grande implication, notamment une meilleure équité fiscale, du gouvernement provincial. C'est le constat qui est ressorti à l'issue de ce premier sommet de l'habitation.

En juillet dernier, le gouvernement québécois a adopté le projet de loi 37, donnant, entre autres, le droit de préemption aux villes sur l'achat d'un terrain. Toutefois, ces dernières n'ont souvent pas les moyens financiers de se les procurer. Un problème dont les solutions se trouvent peut-être, en partie, dans le modèle viennois, à condition d'être «radical». ■

# Lettre à la jeune moi

Jo Redwitch

Camelot Métro Radisson



Jo Redwitch à 8 ans (ci-haut) et à 21 ans.

## À toi la petite Jo

### Tu n'avais que 14 ans

Du jour de ta naissance jusqu'à l'âge de 14 ans, on peut dire que ta vie se déroulait bien. Tes parents étaient bienveillants et le sont toujours. Ce qui t'as changée, c'est ce jour tragique qui fut, en y repensant aujourd'hui, catalyseur de résilience.

Tit-Jo, fais attention au gars qui veut te faire faire des tours de char, car il n'a pas de bonnes intentions. Il te volera ta dignité. C'est cette première agression qui guidera tes prochains pas. Ce qui ne tue pas, te rend plus forte. Tu le sais aujourd'hui. Continue.

Lorsque tu seras placée au centre d'accueil, prends garde de bien écouter les règles, car la discipline que tu y trouveras te servira pour la suite. Une fille du centre te montrera l'art du maquillage, sois attentive. Cela te sera très utile pour te déguiser dans le monde des adultes. Quant aux sports d'équipe, tu y trouveras des outils pour survivre et développer ton sens de la compétition. Rien n'est clair pour le moment, mais continue.

### 16 ans

Jo, tu vis maintenant avec le gars que t'as connu au centre d'accueil. Vous vivez en chambre, mais ne t'en fais pas, tu auras ton propre chez-toi un jour. Tit-Jo, tu veux aller loin, tu veux aller haut, tu y parviendras, ne lâche pas.

### Déjà 18 ans

Tu es maintenant majeure et tu as ton propre appartement. De plus, tu es retournée aux études. Persévère, car tu feras des études collégiales en Technique de la documentation.

### 22 ans: ton fils Xavier

Lorsque tu rencontreras le père de ton gars, n'oublie pas de lui donner assez d'amour, car il en a manqué toute sa vie. Malheureusement, les dettes de drogues le pousseront au suicide à 30 ans. Mais la vie en a décidé ainsi.

### À 25 ans, déménagement à Montréal

Après tes études, tu iras rester chez ton frère à Montréal.

C'est le sentiment d'abandon de ton père qui te portera à aller chercher l'approbation des hommes dans les clubs de danseuses nues. Fais attention à ton amour du luxe, car tu deviendras workaholic. Ce n'est pas le temps de délaisser ton fils. Il a besoin de toi.

De plus, tu pousses ton corps dans des zones difficiles. Ne le pousse pas trop, car il t'amènera trop souvent à l'hôpital. (Surdoses d'alcool et de cocaïne).

Malgré tes traumatismes, ta résilience est telle que tu en feras ta force. Ce sont ces épreuves qui te garderont sur la route que tu as soigneusement protégée.

Puis un jour, il est arrivé sans crier garde, ton beau prince charmant. Tu te laisseras envoûter par son charme et ses belles paroles. Puis, ton prince te réduira en lambeaux, par ses manipulations, ses insultes blessantes, il te rouera de coups, essaiera de t'enlever la vie. Mais au final, ça te libérera de l'obsession de l'alcool et de la cocaïne.

Ces derniers traumatismes t'enlèveront la soif, te donneront le souffle nécessaire à cette renaissance dont tu es si fière. Te voilà sobre, totalement abstinente de substances qui altèrent le comportement. Sache que rien n'arrive pour rien dans ce monde. Les hasards n'existent pas, il n'y a que des rendez-vous avec la vie qui te donnent ce qu'il te faut au moment où il se doit.

Comme le chantait Edith Piaf: *Non, je ne regrette rien.*



© L'ESSENTIEL EDITH PIAF (GATEFOLD)

© PHOTOMONTAGE CARLA BRAGA



# Où s'en va la profession

Alors qu'il planifiait la rentrée scolaire, le ministère de l'Éducation (MEQ) a réalisé que les écoles primaires et secondaires n'auraient pas assez de profs et qu'il fallait agir rapidement.

Le Ministère a ratissé large: appel aux profs à la retraite, permis probatoires d'enseigner aux étudiants en pédagogie, et même l'embauche de suppléants diplômés du secondaire. En tout, 600 nouveaux professeurs.

Selon le MEQ, il manque toujours 130 personnes pour combler des postes d'enseignants à temps plein. Sauf que si l'on considère tous les postes de professionnels à l'école, ce serait plus de 1400 qui manqueraient dans le réseau, selon l'un des présidents régionaux de la Centrale des syndicats du Québec, Jean-François Gaumont. Et ce sera pire l'an prochain.

Le problème apparaît au cégep lorsque des étudiants qui souhaitent devenir professeurs commencent à s'enquérir de la formation requise pour le devenir. De plus, la comparaison Québec-Ontario en décourage plusieurs.

# enseignante ?

## La longue formation des profs

En Ontario, après le collège, il faut un an ou deux, selon les cas, pour pouvoir enseigner. Au Québec, on parle d'une formation d'une durée de quatre ans après le cégep.

Et si l'on obtient d'abord un baccalauréat en sciences ou en histoire? En Ontario, il faut y ajouter une seule année de pédagogie.

Et au Québec? Jusqu'à tout récemment: quatre ans de pédagogie. «Personne ne veut avoir à faire quatre ans d'université pour enseigner alors qu'il vient de terminer un baccalauréat», clame Paul Bourgeois, enseignant au secondaire<sup>1</sup>.

Devant le manque chronique de profs, les quatre années ont été réduites à une année après le baccalauréat. Mais il était trop tard. Paul Bourgeois explique: «En d'autres mots, ils ont découvert que c'était trop long, mais cela a provoqué un retard qui sera difficile à rattraper. On était mal parti pour faire face aux abandons et aux nombreux départs à la retraite.»

<sup>1</sup> Nom fictif, professeur de 3<sup>e</sup> secondaire, dans la région de l'Outaouais.

Les médias ont rapporté des taux dramatiques d'échecs en français. Les facultés des sciences de l'éducation ont promis de s'en occuper. Effectivement, les taux de réussite ont augmenté. Puis les médias, toujours eux, nous ont appris que les futurs profs pouvaient reprendre le même examen de français chaque année pendant leurs quatre années d'étude. Les journalistes ont posé des questions, encore sans réponses sur les connaissances des étudiants acceptés en pédagogie.

Sauf qu'on exige toujours quatre ans après le cégep. Dans le milieu, on sait qu'il est préférable de faire une maîtrise dans une discipline et d'aller enseigner dans un cégep où l'on ne demande pas un seul cours de pédagogie préalable: le salaire est meilleur, les conditions de travail aussi. Quand les aspirants profs comparent les prérequis et les conditions de travail des divers niveaux (primaire, secondaire, collégial), la tentation d'opter pour une carrière d'enseignant au cégep est plutôt forte.

Il y a plus de  
**112 545**  
enseignants

du réseau public  
au Québec

(Source MEQ, 2020-2021)





«Au Québec, la formation d'enseignant n'a jamais été globalement évaluée depuis 25 ans, ni par le Ministère ni par aucun autre organisme officiellement reconnu par le Conseil supérieur de l'éducation. Néanmoins, il existe, depuis la dernière réforme de 2001, de nombreuses enquêtes qui ont étudié, d'une part, les évaluations des étudiants et des formateurs universitaires et, d'autre part, celles des directions d'établissements et des enseignants en exercice quant à la qualité de la formation offerte par les universités.

Leurs conclusions :

- \* Les étudiants et les autres acteurs universitaires ont une vision positive de la formation ;
- \* Les enseignants et les directions ont une vision très mitigée de la formation ;
- \* Bon nombre de nouveaux enseignants reprochent à leur formation d'avoir été trop théorique, de ne pas leur avoir fourni suffisamment d'outils et de ne pas leur avoir montré « comment enseigner ».

(Source: Le Québec économique – Éducation et capital humain sous la direction de Marcelin Joanis et Claude Montmarquette *L'éducation au Québec: portrait, comparaisons, et enjeux actuels*, Presses de l'Université Laval, 2018)

Le nouveau prof qui arrive dans le monde merveilleux de l'école secondaire découvre que les meilleurs élèves ont été écrémés par les écoles privées subventionnées par l'État. Il en coûte près de 3500 \$ par année aux parents, et entre 500 \$ et 2000 \$ de frais additionnels selon les programmes. Ce qui explique que des parents vont parfois se plaindre : « Vu que je paye, j'ai le droit à ce que mon enfant passe ! », raconte Paul Bourgeois.

Si l'enfant démontre un retard au primaire, les parents peuvent engager des tuteurs et il sera finalement admis au secondaire privé. Et puis dans les collèges privés, les tests d'admission ont longtemps servi de filtre pour repérer la meilleure clientèle, éliminant ainsi pratiquement tous les candidats ayant des problèmes psychologiques et d'apprentissage.

### Le public régulier et enrichi

Le secteur public enrichi constitue un deuxième écrémage... Au cours des 15 dernières années, de nombreux programmes enrichis ont ainsi été créés, avec des concentrations telles les sports-études, et l'éducation internationale, les sciences et la robotique, les arts (danse, musique, théâtre) ou encore le plein air, etc.

« Nous avons maintenant le système le plus inégalitaire de tout le Canada », n'hésite pas à affirmer Guy Rocher, 98 ans, éminent sociologue québécois, qui a siégé à la Commission Parent et dont le rapport a servi de base pour la refonte du système scolaire majoritairement privé et religieux dans les années 60.

« Nous avons réussi en rendant accessible à tous une éducation publique et gratuite, puis à créer les cégeps. Mais là où nous avons échoué, c'est avec le principe d'égalité, car avec ces trois vitesses [NDLR: privé, public, et public enrichi], nous avons trahi l'objectif de l'égalité des chances pour tous. »

Guy Rocher, sociologue

« Pourquoi on subventionne le privé ? Ça devrait être du « vrai » privé, pas du privé subventionné », laisse tomber l'enseignant Paul Bourgeois.

C'est ainsi que la majorité des nouveaux profs enseignent dans des classes écrémées par le privé et les programmes enrichis, bref, dans les écoles fréquentées par les élèves moins performants.

C'est là qu'ils découvrent la cruauté de la règle syndicale de l'ancienneté. Ils vont enseigner dans les classes les plus difficiles, les moins désirées par les enseignants avec ancienneté. Et à Montréal, les possibilités d'avoir un « bon » poste sont encore plus rares qu'en région.

### Les classes d'ados

... les professeurs sont essoufflés, la fatigue s'accumule sinon la maladie et les congés se multiplient.



« Tu arrives dans une classe où la moitié des élèves ont des « plans d'intervention », c'est un peu lourd ! », souligne l'enseignant Paul Bourgeois. Ces plans comprennent des objectifs précis à réaliser tels qu'améliorer leur compréhension de lecture, ou diminuer leur agressivité. Même s'ils sont suivis par des spécialistes, ce sont des cas difficiles pour les professeurs qui ont beaucoup d'autres élèves à suivre de près. « Mais ce n'est pas tout le monde qui comprend le temps que ça prend pour établir un lien et faire en sorte que l'élève réussisse », fait valoir Paul Bourgeois.

En gros, les nouveaux professeurs (et les plus anciens) sont déstabilisés par les élèves : problèmes de discipline, classes d'enfants ou d'ados trop nombreuses, personnes handicapées (trouble moteur, visuel, auditif, etc.), dyslexiques, souffrant d'un TDAH, d'un trouble du spectre de l'autisme, sans oublier le phénomène de la cyberintimidation, en plus des menaces et des coups que peuvent subir certains profs. Il y a aussi les professeurs qui travaillent en classe d'intégration avec les enfants récemment immigrés, et qui doivent développer une panoplie d'outils et faire preuve d'une grande capacité d'adaptation.

Les tâches des enseignants augmentent sans cesse depuis des décennies : on le sait, les coupures dans les budgets depuis l'an 2000 ont affecté le personnel et les services particuliers aux élèves diagnostiqués. Les professeurs sont débordés dès leur entrée en poste, puisqu'ils doivent souvent créer du matériel d'enseignement plus « motivant » pour favoriser les apprentissages, en plus de faire de la gestion de classe. Tout ceci, en composant avec un manque criant de personnel spécialisé (orthopédagogues, psychoéducateurs, psychologues, etc.) et une pénurie de suppléants occasionnels.

Le temps consacré à l'enseignement proprement dit est d'autant réduit par ces contraintes, déplorent les enseignants.

Certains seraient demeurés en poste s'ils avaient pu obtenir un horaire à temps partiel, d'autres s'ils avaient eu un appui organisé de la direction, des professeurs d'expérience. Mais ces derniers sont souvent eux-mêmes débordés.

Bref, les professeurs sont essoufflés, la fatigue s'accumule et la maladie et les congés se multiplient.

La FEESP-CSN a compté 227 agressions physiques d'élèves contre le personnel syndiqué ou cadre au centre de services scolaire des Samares, dans Lanaudière, entre septembre 2021 et juin 2022.

« Quand on commence à faire de l'anxiété la veille des cours, qu'on a besoin de prendre une journée de congé par semaine, comme c'est arrivé à certains, raconte Caroline<sup>2</sup>, qui enseigne dans une grande polyvalente au nord de Montréal, ce ne sont pas des conditions idéales pour rester. » Et selon les plus récentes données, le tiers des nouveaux professeurs abandonnent la profession après cinq ans de service.

### Une formation déficiente : sur la réalité du terrain

Maurice Tardif, professeur titulaire à l'Université de Montréal et Joséphine Mukamurera, professeure à la Faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke, ont bien cerné les défis de la profession d'enseignant, dans leur texte *La profession enseignante et sa formation*, publié en 2018 dans *L'éducation au Québec: portrait, comparaisons, et enjeux actuels*.

L'enseignant Paul Bourgeois résume et ajoute ses propres réflexions :

« Il faudrait adapter le cursus scolaire à la réalité, le monde académique est en retard. Par exemple, nous n'avons jamais eu de cours de technopédagogie, et mes cours de gestion de classe ne sont pas très utiles par rapport à ce que j'ai vécu. En plus, le rôle de mentor-accompagnateur est très important durant les premières années, il faut vraiment valoriser ça », fait valoir celui qui, malgré les embûches, demeure tout de même passionné par sa profession.

« Quand on réussit à allumer des lumières, c'est vraiment ça qui fait que les professeurs restent », estime-t-il.

Les solutions à court terme nous démontrent que le milieu essaie tant bien que mal de colmater les fuites parce que les problèmes à la source remontent à plusieurs années. Surtout que le CRIFPE<sup>3</sup> estime que 40 % des enseignants actuellement à l'emploi auront pris leur retraite en 2030. Rien d'encourageant si la profession ne retrouve pas rapidement son lustre. ■

<sup>2</sup> Nom fictif, enseignante avec plus de trente ans d'expérience dans une école secondaire publique.

<sup>3</sup> Le centre de recherche interuniversitaire sur la formation et la profession enseignante.

## Entrevue Guy Rocher

— Yseult Picard, journaliste dossiers société

« Nous n'avons pas avancé,  
nous avons reculé ! »

**Québec 1961.** 25% des enfants de 15 ans ne vont pas l'école. La durée moyenne de scolarisation des plus de 30 ans est inférieure à sept ans. Seulement 13% des jeunes Québécois francophones complètent leur 11<sup>e</sup> année (5<sup>e</sup> secondaire). À peine 4% poursuivent des études universitaires (11% des anglophones). Deux ans plus tard, la Commission Parent sur l'éducation remet son premier rapport. « *L'État québécois commence* », dit le sociologue Guy Rocher, qui faisait partie de cette commission.

Depuis, son apport à la société québécoise a été majeur. Il a contribué, comme acteur, mais aussi comme observateur, aux grands débats du Québec moderne: laïcité de l'État, formation des écoles secondaires publiques, création des cégeps, fondation de l'UQAM, introduction de la loi 101.

Au bout du fil, l'homme de 98 ans ne semble pas vieillir, ses propos non plus. Il a gentiment accepté de nous accorder une entrevue, précisant: « *J'aime beaucoup lire L'itinéraire quand je le trouve!* »

Bilan de 60 ans d'observations de notre système scolaire.

## Parlez-nous des grands moments de l'évolution de l'éducation au Québec

D'abord, la Révolution tranquille (années 1960-70), une époque où l'État québécois a décidé de:

- Créer le ministère de l'Éducation pour prendre la place de l'Église catholique qui tenait l'ensemble de l'éducation, de la maternelle à l'université. L'État québécois a dit « *maintenant ce sont des institutions démocratiques* ».
- Rendre les écoles secondaires publiques gratuites. Jusqu'alors, il n'y avait que des écoles secondaires privées (les collèges classiques) coûteuses, et peu nombreuses. Ce changement a permis à la jeunesse québécoise de s'instruire au-delà de l'école primaire.
- Créer des cégeps, des institutions supérieures pratiquement gratuites, qui permettaient aux garçons et filles de poursuivre des études supérieures ou de se préparer au marché du travail avec leurs nombreuses options professionnelles. J'observe les cégeps depuis 50 ans. Ils constituent des pôles économiques, culturels, sociaux et permettent aux jeunes de s'instruire sur place, dans les régions. C'est un grand succès!

Enfin, en 1999, ce fut la transformation des commissions scolaires qui étaient confessionnelles (catholiques ou protestantes) en centres de services scolaires linguistiques. On complétait la sécularisation de tout le système d'éducation avec ça.

Par ailleurs, j'ai été très opposé à l'abolition des commissions scolaires et à la disparition des élus. D'ailleurs, les anglophones les ont gardées alors que du côté francophone, on les a remplacées par des agences bureaucratiques. Ce n'est pas parce que les gens ne vont pas voter qu'ils ne veulent pas des commissions scolaires démocratiques.

Le grand objectif de la Commission Parent, c'était l'égalité des chances pour toutes et tous en éducation. Tout le rapport se résume à cet objectif et à se donner les moyens d'en arriver là.

Or, je constate que nous n'avons pas réussi ça parce que progressivement, nous avons laissé se développer un système d'éducation à trois vitesses.

C'est une grande erreur, car nous avons maintenant au Québec, le système d'éducation le plus inégalitaire du Canada. C'est une trahison de l'objectif, envers tous ceux qui ont voulu un système d'éducation pour tout le monde. Tant qu'on ne touche pas à ça, on ne touche pas à l'essentiel.

Le privé prend les meilleurs élèves et l'école secondaire publique développe des programmes pour les « deuxièmes meilleurs » et puis il reste les moins bons, tout seuls, dans la troisième partie du système scolaire. Après on dit: « il y a du décrochage, de l'analphabétisme ». Oui mais pourquoi? Parce que nous avons un système d'éducation élitiste comme dans les années 1960, nous n'avons pas avancé, nous avons reculé.



Les membres de la commission Parent, en 1961. Monseigneur Alphonse-Marie Parent, président, est au centre. Troisième à partir de la droite, on aperçoit le sociologue Guy Rocher.

Photo: Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

## Qui éduque ceux qui nous éduquent?

(Rire songeur) Lors de la Révolution tranquille, on a voulu que tous les enseignants passent par l'université. Avant, ils étaient formés dans des écoles normales, qui relevaient des évêques, des communautés religieuses. Ce n'était pas universitaire.

On a haussé la qualité des enseignants en les faisant passer par les facultés des sciences de l'éducation. Ce fut un important pas en avant. Sauf que, comme toute formation universitaire, il faut que ces facultés évoluent, qu'elles revoient constamment les objectifs, qu'elles demeurent en contact avec la réalité, au jour le jour. Il faut que les enseignants soient mieux formés et soutenus car la pédagogie a changé en 50 ans. Ces facultés ne sont pas assez inspirées par les Québécois qui veulent que ça change.

Moi j'ai beaucoup de respect pour les enseignants. Beaucoup sont passionnés. Ce n'est pas normal qu'il y ait tant d'abandons. Cela montre que nous ne leur offrons pas, en particulier à ceux du secondaire, notre maillon faible, le soutien professionnel dont ils ont besoin en raison de la difficulté de leurs tâches. Ils sont déçus par les conditions de travail et épuisés. Et ils finissent par abandonner, ce qui décourage les éventuels aspirants profs. Ça va ensemble ça. Donc il faut valoriser l'enseignement, et améliorer la qualité des futurs enseignants.

On en parle, mais ce devrait être une préoccupation constante. Les partis politiques ne s'en sont pas préoccupés durant la campagne et nous n'avons pas au Québec l'obsession d'une « profession » d'enseignant.

L'objectif de l'école c'est l'épanouissement de chaque personne et celui de la société. Quand on entre à l'école, on entre dans la société. C'est le premier pas qu'on fait « socialement » tout de suite après sa famille. L'école est un microcosme de ce qui nous attend dans la société: à savoir obéir et être libre.



## Pourquoi est-ce important d'avoir un système d'éducation laïque ?

Parce qu'il doit respecter les convictions religieuses des élèves et des parents. Pour moi, c'est la règle fondamentale. Pour cela, il faut que les enseignants soient neutres dans leur enseignement, mais aussi dans leur allure, dans leur présentation, dans leurs vêtements, dans leurs signes religieux.

L'école n'est pas faite pour les enseignants, elle est faite pour les élèves. Je trouve que c'est le monde à l'envers quand on dit qu'on doit respecter les convictions religieuses des enseignants. J'ai enseigné pendant 20 ans, et je n'ai jamais fait part à mes élèves de mes convictions ni religieuses ni politiques. J'avais devant moi des étudiants croyants, laïques, etc.

## Avons-nous besoin d'une grande réforme scolaire ?

Je crois que ce serait le moment de faire une autre Commission Parent. On fait de la recherche dans plusieurs endroits comme au Conseil supérieur de l'éducation, malheureusement pas assez connu, mais il n'y pas de lieu où toutes ces connaissances sont ramassées, synthétisées.

Il faut consulter beaucoup de monde et dans toutes les régions du Québec; tenir des séances, recevoir des mémoires. Ça provoquera un bouillonnement dans la société, comme celui qui avait beaucoup alimenté la Commission Parent.

Mais il faudra laisser à cette deuxième commission le temps de travailler. La Commission Parent a étudié l'éducation pendant près de cinq ans; allé voir ce qui se fait ailleurs, pris le temps d'écrire des rapports qui allaient en profondeur. Aujourd'hui, on veut des solutions rapidement, dans deux semaines, dans deux ans...

Le moment serait mûr, et cela permettrait peut-être de faire apparaître une volonté politique, cela éveillerait l'opinion publique et les dirigeants politiques.

## Au sujet de l'inclusion sociale, quels sont nos points forts et nos points faibles ?

Un point fort: nous avons fait un grand pas avec l'égalité entre les hommes et les femmes. Nous avons connu une poussée des femmes dans le système d'éducation qui leur a permis d'occuper des postes importants, dans le système financier, dans la politique, et dans le système d'éducation.

Ce n'est pas fini bien sûr, il y a encore des inégalités salariales par exemple, mais dans l'ensemble, la société québécoise a inclus sa moitié féminine.

Nous avons aussi développé une préoccupation pour l'intégration des nouveaux arrivants. J'ai donné des conférences en Ontario et dans l'Ouest canadien; là-bas on parle d'assimilation. L'intégration c'est beaucoup plus respectueux. On ne veut pas les assimiler, on veut les intégrer. Ce sont des sens bien différents. Même si ce n'est pas toujours réussi.

Le Québec est une société de langue française dans un continent anglophone qui n'a pas cette particularité. C'est un défi qu'ils n'ont pas. L'un des succès de la Loi 101, ce sont les enfants de la Loi 101, qui ont été tenus d'aller à l'école française. Je rencontre souvent des Québécois avec des noms étrangers et qui disent: «Moi je suis un enfant de la Loi 101». On a donc su inclure dans la société francophone des générations de nouveaux arrivants.

## Vos espoirs pour notre société, pour la jeunesse ?

Concernant la jeunesse, elle est née avec la technologie au bout des doigts. La technologie n'est pas tout. Si on se plaint que les jeunes écrivent mal, c'est parce que la technologie leur permet d'écrire n'importe comment, et ils pensent que l'essentiel, c'est d'être compris. Cela développe une sorte de paresse et limite leur français parlé. La jeunesse devrait avoir plus de fierté du français qu'elle parle et de sa culture québécoise. Ça manque, à mon avis.

Cette paresse, je l'observe partout. À l'université, chez les journalistes, chez les artistes, etc. C'est une grande faiblesse. Les Québécois manquent de mots pour s'exprimer, faire des phrases complètes, avoir une bonne syntaxe française, etc. La langue n'est pas seulement un moyen d'expression, c'est aussi un lieu pour exprimer notre culture québécoise francophone qui a ses racines, ses singularités et que malheureusement nous ne valorisons pas. Un jour, il y aura un autre Paul Gérin-Lajoie<sup>1</sup> ou un autre Pierre Bourgault<sup>2</sup>.

En ce moment, tout le monde n'accepte pas la situation en éducation. Il y a des gens qui y travaillent, pas au gouvernement, mais dans des groupes comme l'École ensemble, Dehors pour l'école et le collectif Debout pour l'école, mais ce n'est pas encore assez étendu pour que les partis politiques s'énervent, et qu'on finisse par marcher dans la rue pour demander une réforme. ■

<sup>1</sup> Choisi comme premier ministre du ministère de l'Éducation au Québec.

<sup>2</sup> Journaliste, homme politique, professeur d'université, et orateur remarquable. Ardent défenseur de la langue française.

# Dans leurs mots

## Professionnels de l'éducation

« Il devient de plus en plus difficile de trouver des solutions. En ce moment, il y a des classes qui ont des professeurs à la semaine. Je peux vous dire qu'on travaille avec les syndicats, même si nous avons des divergences, pour améliorer les conditions de travail des profs. Nous sommes d'accord avec l'idée de rendre les programmes particuliers accessibles à tous. Cela rétablirait un certain équilibre dans les groupes (entre les élèves plus performants et moins performants). »

Nicolas Prévost,  
président de la Fédération québécoise des  
directions d'établissement d'enseignement (FQDE)

« Dans les écoles publiques, il y a un conseiller en orientation pour 2000 élèves, ce n'est vraiment pas assez. Donc nous nous concentrons sur les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> secondaires qui doivent choisir leurs cours, alors que le choix des étudiants aura une incidence sur leur avenir. Nous aimerions beaucoup travailler avec les étudiants des niveaux inférieurs, et même au primaire parce que c'est notre travail d'aider les jeunes à mieux se connaître. »

Josée Landry,  
présidente de l'Ordre des conseillers  
et conseillères d'orientation du Québec

Un site internet conçu pour aider les parents:  
<https://espaceparents.org/>  
Espace parents donne des outils pour accompagner les parents des élèves qui vivent, au cours de leurs études secondaires, un développement personnel et identitaire important.

## Enseignants

« En milieu carcéral, les détenus n'ayant pas de diplôme d'études secondaires sont obligés par une directive fédérale "d'aller à l'école", sinon il y a des "pénalités". Nous prenons le temps de les accueillir individuellement, de jaser de leur expérience pour les aider à atteindre leur objectif. Je ne suis jamais assise à mon bureau, je suis toujours en train de me promener pour voir ce que chacun fait. Je peux parler de poésie avec un élève, tandis qu'avec un autre je vais travailler les sons. Je m'adapte au niveau de chacun. Ici nous n'avons pas de pénurie parce que les profs qui choisissent de travailler ici restent, ils le font parce qu'ils ont choisi et trouvé leur place. »

Julie Charbonneau (nom fictif),  
professeur de français dans un pénitencier  
fédéral au Québec

« J'en shake d'aller enseigner au secondaire. »

Anonyme,  
qui vient de terminer ses études en enseignement

« J'essaie de motiver mes élèves à réussir. C'est incroyable de voir comment les élèves apprécient échanger par textos avec nous, ils nous remercient avec des cœurs dans leurs messages. Je suis toujours créative, j'aime adapter mon matériel pour le rendre le plus divertissant tout en les faisant apprendre, je ne compte pas mes heures, je travaille les soirs et les fins de semaine. Et puis même avec 27 années d'enseignement, je n'ai pas encore assez d'ancienneté pour avoir un poste dans une concentration sport-études, par exemple. »

Caroline,  
professeur de mathématiques  
au secondaire au public



## Parents

« Je n'avais aucun problème avec le secteur public. Mes enfants sont allés au privé parce qu'ils avaient des intérêts particuliers, un la musique, l'autre les sports, et nous avons pensé qu'ils y seraient plus heureux. Aussi il y a la proximité qui a joué dans notre décision. Si on avait eu des écoles publiques avec ces concentrations plus près de chez nous, on aurait pu les y envoyer. »

Dominique,  
parent de deux enfants aujourd'hui  
étudiants à la maîtrise

« Il était hors de question que j'envoie mon garçon au privé, la sélection des élèves et leur discours élitiste, « vous êtes les meilleurs » c'est quelque chose qui me dérange beaucoup. Mon fils, qui est en secondaire 1, a choisi un programme de concentration au public qui correspond à ses intérêts (programme Défi (enrichi) et Plein Air). Le fait qu'il connaisse des gens qui y étaient déjà, ça l'a rassuré, et puis son père a fait le même programme. »

Cindy,  
mère de Fabien, 1<sup>ère</sup> secondaire  
au public, avec concentration

## Quel professeur a marqué votre parcours scolaire ?

« Mon professeur favori au secondaire s'appelait Jack Colyer, un Britannique établi au Québec. C'était mon prof d'anglais pendant deux ans. Il m'a aussi enseigné à jouer de la clarinette vers l'âge de 14-15 ans. À ma graduation, mes parents m'ont offert la clarinette de l'atelier de musique dirigé par M. Colyer. Ses cours étaient très intéressants, on avait une fois regardé le film Macbeth, basé sur une pièce de théâtre de Shakespeare, et aussi des cours sur l'histoire de la langue anglaise. Un chic type. »

Norman Rickert,  
camelot à l'itinéraire

« J'ai eu quelques bons professeurs. L'un d'eux, quand j'étais au collège, a été mon professeur de grec. Pour nous, le grec était plus difficile que le latin. Il m'a appris non seulement cette matière, mais il aimait la beauté de la phrase. Ce qui me paraissait rébarbatif est devenu un plaisir, et il m'a appris à aimer la philosophie que je n'arrivais pas à aimer parce que mon prof de philo n'était pas bon. Cet homme-là, je lui dois beaucoup. Il m'a donné des lectures à faire. J'étais adolescent, un moment important dans mon développement intellectuel, il a fait confiance à mon intelligence. »

« J'ai toujours terminé mes cours, en disant à mes étudiants : je ne sais pas ce que vous garderez de mon cours, mais ce que je souhaite, c'est que vous gardiez la curiosité du sujet. Si vous gardez la curiosité, vous pourrez continuer à vous y intéresser. Je souhaite avoir suscité la curiosité. »

Guy Rocher,  
sociologue, 98 ans

## Pour rêver un peu ...

Quel est-il cet idéal? On pourrait résumer ainsi l'école que nous voulons pour les jeunes d'aujourd'hui et de demain:

- une école où les élèves apprennent à penser de façon critique, notamment en s'interrogeant sur les conditionnements individuels et collectifs afin de les dépasser;
- une école où les compétences langagières en français sont l'objet d'un travail constant de la part des élèves et de tous les personnels scolaires;
- une école laïque et inclusive qui met fin à la discrimination économique et culturelle actuelle, une école gratuite au préscolaire et tout au long de la scolarité obligatoire;
- une école où tous les personnels scolaires peuvent donner le meilleur d'eux-mêmes et où ils auront la possibilité d'échanger, de se soutenir et de mettre à contribution leur expertise spécifique dans un esprit de complémentarité et de collégialité;
- une école qui est un environnement sain et ouvert en dehors des heures de classe pour les jeunes, leur famille et la collectivité.

(Tiré du livre *Une autre école est possible et nécessaire* du collectif *Debout pour l'école!*)

## Un Mot pour Audrey

Salut à vous. Je veux vous présenter une personne que j'aime beaucoup. Elle s'appelle Audrey et c'est ma meilleure amie. Elle est drôle, gentille, belle et attentionnée. Quand je ne me sens pas bien, elle me change les idées. Quand je me sens paranoïaque, elle m'accompagne jusqu'à chez moi. Je l'ai connue dans un organisme communautaire.

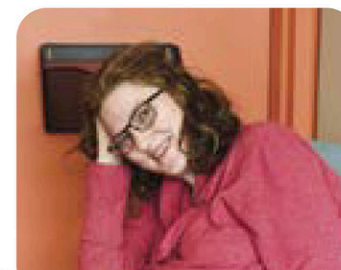
C'était sa fête le 14 juin dernier et je ne lui ai pas acheté de cadeau. Alors j'ai décidé de lui offrir du Bailey's qu'elle aime mettre dans son café.

On fait aussi des sorties, on pense pareil, on a du fun au boutte ensemble. On parle de plein d'affaires. On aime beaucoup la nourriture et concocter de bons petits plats. Parfois, on les mange ensemble. C'est tellement délicieux et savoureux! Elle met de l'amour dans tout ce qu'elle fait et touche. C'est une passionnée des livres de recettes.

Elle écoute aussi de la musique québécoise et américaine. J'aime en écouter avec elle. On aime souvent aller manger au resto en bavardant de tout et de rien. On parle de la vie en général. On est bien ensemble. Elle a un beau sourire. Elle est toujours bien habillée. Ses cheveux frisés foncés, comme moi. Elle est superbe et c'est une amie exceptionnelle, sincère et qui est toujours prête à aider les autres.

Elle est bonne dans les karaokés, elle est professionnelle. Elle pourrait sûrement passer à l'émission *La Voix* à TVA. Elle a beaucoup de talent. J'espère qu'elle puisse aller de l'avant pour être chanteuse de métier. Je lui souhaite bonne chance pour la chanson. Moi aussi j'aimerais devenir chanteuse, comme je vous l'ai déjà écrit dans une ancienne parution de *L'itinéraire*.

On gagne à la connaître. Elle est formidable. Je me sens privilégiée d'être son amie.



SUZANNE LEBLANC  
CAMELOT SAQ PAPINEAU-CRÉMAZIE



## Élisabeth II

Quand la reine Élisabeth II est décédée, à l'âge de 96 ans, j'étais triste. Après avoir régné pendant 70 ans, elle a rendu son tablier. Presque tous les Anglais étaient tristes.

J'aurais aimé parler avec elle de son métier. Quand j'étais petite, je rêvais d'être une duchesse ou une princesse. J'aurais appris à bien me tenir, à respecter les protocoles, les manières de s'habiller, de manger, de se tenir debout. Ça prend une discipline très sévère pour régner et c'est sûrement pas toujours le fun, mais leur vie, c'est comme ça.

J'ai réécouté les documentaires sur la monarchie. Élisabeth a été mécanicienne dans l'armée et elle pouvait réparer son Jeep. Quand elle est devenue reine, son mari devait la suivre parce que c'était elle qui régnait.

Je pense que la reine a fait des gaffes et elle a paru froide envers son peuple, spécialement quand la princesse Diana est morte tragiquement.

Maintenant, c'est son fils aîné qui prend la relève de la monarchie et il devient le roi Charles III. Quand il mourra, c'est son fils William qui lui succédera.

Ça coûte cher de faire vivre une reine ou un roi. Quand Élisabeth est venue au Canada, c'est nous qui avons payé. Ça peut faire rêver, mais c'est aussi un pensez-y bien pour l'avenir de la monarchie anglaise.



FRANCE LAPOINTE  
CAMELOT SAQ MONT-ROYAL ET PAPINEAU

## Construction is a real downer

I sell *L'itinéraire* at the corner of Saint-Laurent and des Pins. For more than a year now, des Pins has been under construction and according to the City's plans, it will last another year between des Pins and Parc. It will probably be really nice when it will be finished but meanwhile, let me tell you, construction is a real downer.

It is very depressing to look at. There are cones everywhere. Furthermore, sometimes the noise is unbearable.

It is hard for people that must live with it day in day out.

I know it is not easy work but sometimes it seems to take forever for the construction workers to finish their project.

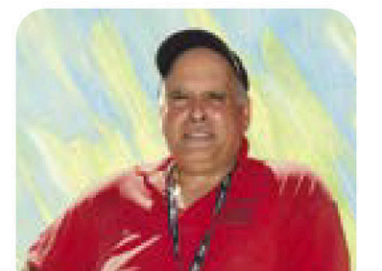
Everybody that I talk too is fed up with construction. Maybe it is too much at the same time. You can only push the people so far.

I guess society has changed over the years. Back when I was young, we hardly saw any construction at all. Now there is construction everywhere in Montreal. Do we really need all this work at the same time? When you really look at, it is also the government fault for ordering this construction to go on. Maybe the people should have a say in what goes on. They're the ones that have to listen to the noise and confusion every day.

Also, businesses have been suffering a lot during construction. Clients have a hard time reaching them and some stores had to close.

I have seen people leaving Montréal because of the construction. Even myself, it is part of the reason why I want to go to Dublin, Ireland. Maybe I would find it better there.

Personally, I think construction is our #1 problem in the city and hopefully the government can change things for the better and make our province a better place to live.



DANIEL GRADY  
VENDOR DES PINS / ST-LAURENT  
AND DE LA GAUCHETIÈRE / MANSFIELD



par Manon Fortier

Camelot PJC Sherbrooke/Lepailleur

# Mon tour mouvementé de la Gaspésie



**J'ai fait le tour de la Gaspésie du 10 au 16 août dernier. Avant d'arriver à Pabos Mills, j'ai vu trois voiliers et deux grosses baleines blanches qui sortaient de l'eau à côté de l'un d'eux. Les gens de ce bateau s'amusaient avec. Je voyais qu'ils avaient du plaisir, je les entendais parler fort. Je voyais qu'ils étaient contents, même si je ne comprenais pas ce qu'ils disaient.**

À Pabos, proche de Percé, j'ai dormi dans un bungalow loué pour six jours. Au deuxième jour, vers cinq heures du matin, juste au-dessus de ma tête – et je n'avais pas vu ça de ma vie – j'ai vu un énorme paquet de corbeaux voler. Beaucoup de petits, des grands, des moyens, des gros. Tous allaient dans la même direction. Je ne pouvais pas les compter, c'était énorme! Ils étaient au-dessus de ma tête à environ deux mètres. Je n'arrêtais pas de ricaner. J'ai entendu une personne dire de moi: «*Elle doit avoir peur*». J'ai l'oreille fine! Ma peur ne paraissait pas.

## En hélicoptère

Ensuite j'ai fait la touriste. Je suis allée vers Gaspé. Mais avant, à trois minutes du célèbre rocher, il y avait un endroit où on pouvait embarquer dans un hélicoptère. On a volé pendant 20 minutes, même si c'était payé pour 15 minutes. Dans l'hélicoptère, on nous a passé un casque antibruit avec un micro pour qu'on puisse parler. Le pilote demandait même, à plusieurs reprises, si tout allait bien. Mon trac ne paraissait pas trop et je disais au pilote: «*Oh oui, oui, ça va bien*». Enfin, j'ai réalisé un de mes rêves! Au kiosque j'avais demandé si l'hélicoptère pouvait voler assez bas pour pouvoir prendre des photos. Nous avons vu le rocher Percé, l'île Bonaventure, la ville de Percé, le Pic de l'aurore, la plage Coin-du-Banc, le Barachois, la Rivière-aux-Émeraudes et l'Anse-à-Beaufils.

Je le recommencerais, mais cette fois-ci, pour ôter ma peur, je demanderais que l'hélicoptère vole très haut.

Ensuite j'ai été à la Rivière-aux-Émeraudes, j'ai plongé dedans. Le lendemain, ils ont dit à la radio qu'elle était contaminée. J'ai été prise en photo au moment du plongeon. En la voyant, j'ai eu l'impression de me voir à la sortie de la douche: les cheveux tout plats, comme un épouvantail, eux qui étaient tous bouclés avant d'être mouillés.

Je n'ai pas pu aller à l'île Bonaventure en bateau pour aller voir les fous de Bassan. J'aurais bien aimé être photographiée avec eux pour être une folle parmi les fous.

Dans mes rêves, j'aurais voulu faire du ski nautique, du deltaplane, du parachu-  
te, voler dans un hydravion, dans un avion acrobatique, dans une montgolfière...

## Du soleil et des souvenirs

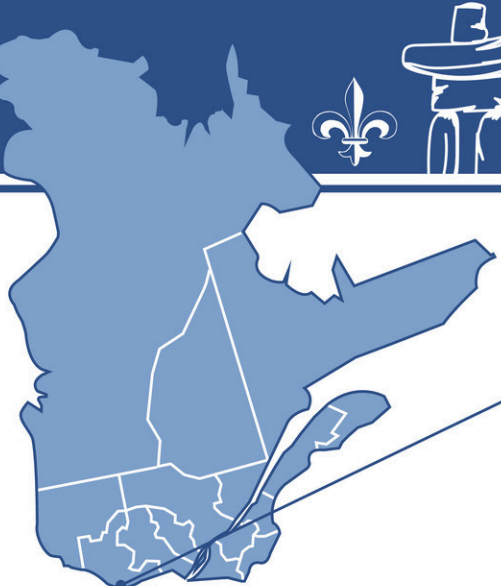
Les plages en Gaspésie sont terriblement belles. Le soleil a été présent tout au long des six jours de voyage aller-retour. Je me levais tôt le matin pour me faire bronzer et je pensais à mes 18 ans à Sainte-Julienne en camping sur les lieux de mon travail dans les fraises et les concombres, dans le convoyeur (une grosse machine où on est allongé et on ramasse avec les mains) pour finir brunie par le soleil. Un vrai changement de look au beau teint de Rio, d'Hawaï...

Très surprise, en me faisant bronzer le matin sur le balcon, je vois un insecte de deux pouces de long, assez large, jaune et noir avec des ailes longues et aux bouts arrondis. Il ressemblait à un énorme taon. Je me suis levée de ma chaise à toute allure et j'ai ouvert la porte du bungalow. Je suis rentrée à l'intérieur et j'ai refermé la porte, sans trop que ma peur paraisse. Je l'ai vu partir, alors je suis sortie pour prendre mon soleil. Ce drôle de phénomène recommence et je recommence à toute vitesse à entrer et refermer la porte et le même scénario à plusieurs reprises. Même en venant vers moi, il s'arrê-  
tait à environ cinq mètres de moi et il restait sur place en battant des ailes. Il faisait un son énormément fort: tic tic tic tic tic tic... Après des recherches, j'ai remarqué que, possiblement, c'était un frelon asiatique. Une fois, j'ai remarqué, en fermant la porte, qu'il était à 5 mm environ de la fenêtre. Il a attendu trois secondes environ, il a fait demi-tour et est reparti. Je n'étais pas prête à prendre mon tue-mouches, je n'aurais pas gagné le combat! Surtout qu'il est en plastique.

Et moi qui ne voulais pas aller en Gaspésie! ■



PHOTOS FOURNIES PAR MANON FORTIER

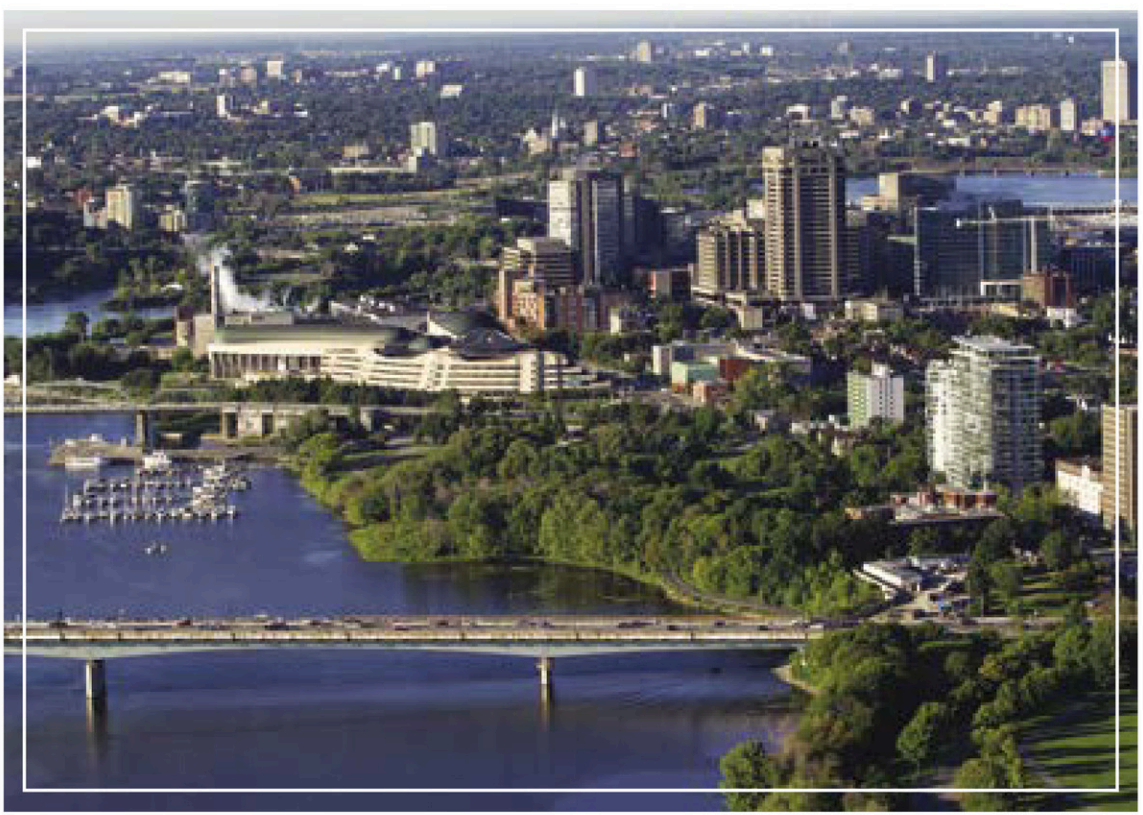


## Régions

GATINEAU

# À Gatineau, de l'autre côté du pont

L'itinérance a gagné du terrain ces dernières années dans la région de Gatineau. Si elle a augmenté de 1,4% entre 2019 et 2021, selon les données du CRIO, elle a fait un bond de 7% rien que chez les jeunes adolescents et jeunes adultes. Un phénomène qui prend de l'ampleur dans cette ville où les services d'hébergement manquent pour cette jeune population marginalisée. C'est le constat que fait Nick Paré, coordonnateur du CRIO.



CRIO - Nuit des sans-abri.

Selon les plus récentes données avancées par le Collectif régional de lutte à l'itinérance en Outaouais (CRIO), l'itinérance jeunesse a connu une hausse considérable depuis 2019. Et ces jeunes qui se retrouvent à la rue doivent composer avec une réalité unique et complexe dans la région de Gatineau : celle de partager une frontière avec Ottawa.

**Simon Bolduc**, chargé de projet journalisme

### Hausse de l'itinérance

Plusieurs hypothèses sont avancées par des acteurs du milieu de l'itinérance pour expliquer cette importante hausse. «La pandémie a exacerbé le phénomène, explique Nick Paré. Ce sont des jeunes qui passaient d'un sofa à un autre, par exemple, et du jour au lendemain ne pouvaient plus le faire à cause des mesures sanitaires. C'était une itinérance cachée qui est devenue et qui devient de plus en plus visible». M. Paré parle aussi de la rupture de services pour les jeunes qui, à 18 ans, doivent quitter le centre jeunesse et voler de leurs propres ailes, du jour au lendemain.

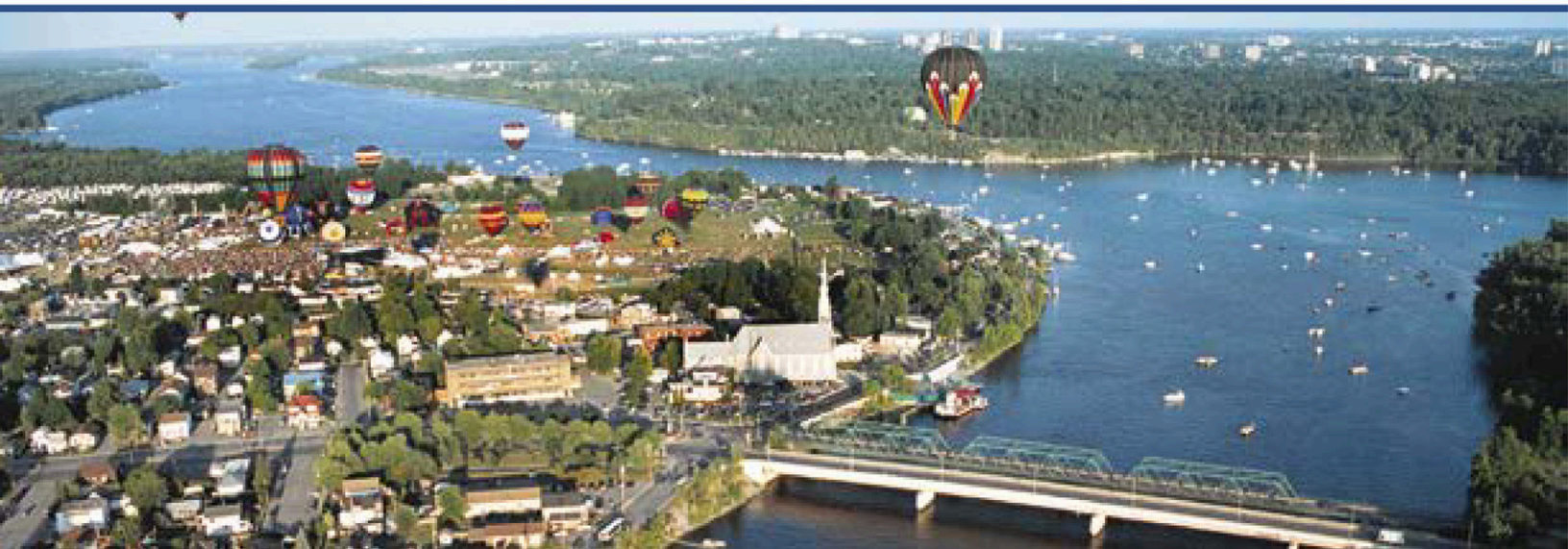
Il faut ajouter à la pandémie la crise du logement qui sévit à la grandeur de la province, et Gatineau est loin d'être épargnée. Tout le contraire, puisqu'être voisin de l'Ontario et de la capitale nationale met assurément de la pression sur l'habitation à Gatineau. Selon l'Observatoire du développement de l'Outaouais (ODO), dans son document *L'accès au logement et l'itinérance sur le territoire transfrontalier : un enjeu de vases communicants*, la plupart des ménages considérés à faible revenu à Ottawa décident de s'installer à Gatineau, parce que moins cher : «Ce facteur

aurait contribué à accroître le nombre de locataires potentiels dans la région, puisqu'environ les trois quarts des ménages optent pour la location à leur arrivée dans la région.»

Selon les chiffres de la Société canadienne de l'hypothèque et de logement (SCHL), pour la même année, un logement moyen de deux chambres coûtait 1358\$ à Ottawa contre 875\$ à Gatineau, de l'autre côté de la rivière des Outaouais.

«Comme tout le monde, ces jeunes-là veulent un logement. C'est plus cher, il y en a moins et les propriétaires sont sélectifs, dit M. Paré en entrevue au bout du fil. Alors quand tu es un jeune défavorisé, sans trop d'expériences d'emploi, il y a peu de chances que ton nom soit en haut de la liste.»

Et les ressources d'hébergement destinées à ces jeunes de la rue sont limitées dans la province québécoise, alors qu'elles sont plus nombreuses en sol ontarien. Mais changer de province en traversant la rivière comporte son lot de restrictions et de complexités en raison de deux systèmes différents qui agissent en silo.



### Un pont, une frontière

En 2016, dans son mémoire de maîtrise, le chercheur Maxime Gaudet s'est penché sur les jeunes et l'itinérance dans son ouvrage *Les jeunes et l'itinérance à Ottawa-Gatineau: négociation quotidienne d'une géographie frontalière*. Sans restriction de déplacements, la frontière sépare «deux systèmes de services sociaux, deux économies, mais aussi des populations aux identités, aux langues et aux normes sociales très différentes».

Une frontière sans restriction qui affecte pourtant les jeunes de la rue. Deux systèmes de santé, deux systèmes d'éducation, un transport collectif et une assistance sociale qui se déploient différemment. «Le poids des obligations administratives devient insupportable pour la plupart de ceux qui veulent profiter des services pourtant essentiels en cas de précarité résidentielle. Les systèmes administratifs, souvent incompatibles, complexifient ou interdisent les transferts de services entre les provinces», lit-on dans le mémoire de M. Gaudet.

Selon l'Observatoire de l'Outaouais, il devient «quasi impossible pour les jeunes de connaître leurs obligations par rapport à deux systèmes d'aide à l'itinérance souvent très différents. C'est avant tout sur la base de leur lieu de résidence que se détermine leur admissibilité au système d'aide financière québécois ou ontarien».

Par exemple, une personne qui veut obtenir un service devra présenter sa carte d'assurance-maladie du Québec. Pour un service en Ontario, elle devra fournir une preuve de résidence dans un refuge de l'Ontario. Facile et évident? Pas quand on est un jeune marginal en manque de ressources, fait valoir M. Gaudet.

Enfin, si le corps policier peut parfois être un acteur important à la lutte contre l'itinérance, dans certains cas, le fait que Gatineau et Ottawa aient deux services policiers distincts fonctionnant en parallèle vient complexifier l'offre de services destinés à ces jeunes marginalisés.

### Une aide sociale différente

Au Québec, les jeunes sans emploi doivent, dans la plupart des cas, souscrire à l'aide sociale pour pouvoir payer leur logement. Certains critères s'ajoutent au-delà du fait d'avoir 18 ans, et plus et d'être sans emploi: il faut vivre au Québec pour y être admissible. Le demandeur doit aussi présenter une preuve d'identité avec une carte officielle avec photo, sans compter qu'un certificat médical peut être requis. Des démarches évidentes pour le commun des mortels, mais qui deviennent vite une montagne pour des jeunes de la rue, sans moyens et sans repères.

«Plusieurs d'entre eux n'ont pas d'adresse. Ils peuvent fournir celle d'un refuge, mais cela implique l'obligation d'avoir recours à son soutien. Pour différentes raisons spécifiques (ex: dortoirs insalubres, âge des résidents, violence, absence de sentiment d'appartenance, etc.), certains jeunes préfèrent éviter ces logements temporaires», écrit le chercheur Maxime Gaudet.

Même *modus operandi* en Ontario, à une exception près: le demandeur doit démontrer qu'il fait des efforts raisonnables pour trouver et garder un emploi. Un travailleur social rencontre l'appliquant et prépare avec lui un plan d'intégration à l'emploi en considérant ses compétences, expériences et connaissances. Une aide financière qui est davantage vue comme «temporaire» en Ontario, contrairement au Québec.

«Toujours dans une logique néo-libérale de profit maximal, l'aide financière offerte à un individu dans le besoin est comprise par le gouvernement comme un investissement qui doit éventuellement rapporter, écrit Maxime Gaudet. L'aide n'est offerte qu'avec l'idée que cet investissement deviendra éventuellement indirectement profitable.»

Deux mondes séparés par une rivière. Deux mondes qui ne se parlent pas et qui obligent les jeunes de la rue à vivre d'un côté ou de l'autre, sur papier, alors qu'il en est rien dans la réalité complexe de l'itinérance, jeunesse ou pas. ■

# La Nuit des sans-abri ou sensibiliser pour mieux transformer!

Par Jérémie Lamarche, organisateur communautaire au RAPSIM

Le vendredi 21 octobre prochain aura lieu la 33<sup>e</sup> édition de la Nuit des sans-abri à Montréal comme dans une quarantaine de municipalités à travers le Québec. Depuis 33 ans, des organismes qui travaillent avec des personnes qui vivent l'itinérance se rassemblent, le temps d'une nuit ou d'une soirée en solidarité avec celles et ceux qui n'ont d'autres choix que de passer plusieurs nuits dehors tout au long de l'année. C'est aussi une occasion de sensibiliser le plus de personnes possible aux différentes réalités de l'itinérance et de créer des solidarités entre nos communautés.



Sans prétendre qu'en l'espace d'une nuit il est possible de pouvoir comprendre tout ce que peuvent vivre les personnes qui habitent la rue, l'évènement se veut un prétexte pour rapprocher et tisser des liens entre les concitoyen.nes que nous sommes toutes et tous; qu'on vive l'itinérance ou non. Parce que nous avons tous et toutes un rôle à jouer, nous croyons que l'amélioration des conditions de vie des personnes de la rue passe aussi par une meilleure compréhension des enjeux qui les touchent et une solidarité entre voisins et voisines montréalais.es, avec ou sans «numéro de porte».

### L'importance de sensibiliser tout le monde

Contrairement à ce qu'on peut croire, aboutir dans la rue, ce n'est pas une conséquence de choix uniquement individuels. L'itinérance est aussi (et surtout!) une conséquence de nos choix de société, et c'est là que nous entrons toutes et tous en ligne de compte. C'est lorsque les dirigeant.es laissent la crise du logement s'emballer, que les programmes sociaux sont sous-financés et que les préjugés présents dans la culture populaire se transforment en violence physique ou policière envers des personnes – comme on a malheureusement pu le constater à quelques occasions dans les dernières années – que notre rôle de citoyen.ne prend tout son sens. Ensemble, nous avons le pouvoir de revendiquer et d'incarner les changements nécessaires afin que les droits des personnes en situation d'itinérance soient respectés.

Mais pour être des alliés.es de la cause, encore faut-il entrer en contact avec les personnes qui sont les premières concernées, prendre conscience de leurs réalités et de ce qui les affectent. C'est ici que la Nuit des sans-abri trouve sa pertinence. À travers des prestations artistiques de personnes vivant ou ayant vécu l'itinérance, des prises de parole, des ateliers de réflexions collectives et de discussion sur différents enjeux ou des discussions spontanées et informelles avec des personnes qui vivent la rue, la Nuit se veut être un espace d'échanges, de rencontres, d'empathie et de solidarité.

Alors peu importe votre rapport avec l'itinérance, que vous soyez intervenant.es dans le milieu ou non, que vous ayez déjà vécu de près ou de loin la vie de rue ou que vous croisez des concitoyen.nes l'habitant dans votre quotidien, tout le monde est bienvenu à cet évènement festif et bienveillant. Et puisque vous lisez ces lignes – vous êtes en quelque sorte un.e alliée. On vous lance le défi d'inviter une personne de votre entourage à participer avec vous à la Nuit! ■

Rejoignez-nous le 21 octobre prochain dès 16h30 au Square Phillips pour une marche de solidarité précédée d'une conférence de presse et dès 18h30 au Parc Émilie-Gamelin pour la veillée de solidarité et une panoplie d'activités!



Chronique payée  
Les propos exprimés dans cette chronique n'engagent que les auteurs.

L'ITINÉRAIRE

UN MAGAZINE, UN ORGANISME, UNE FAMILLE !

Plus que jamais nos camelots ont besoin de vous.

Faites un don!

L'itinéraire, c'est plus qu'un magazine, c'est aussi de l'aide alimentaire, du soutien au logement, des services d'intervention psychosociale et de réinsertion sociale. Votre don permet au Groupe communautaire de maintenir ses services.



L'ITINÉRAIRE



514 597-0238  
itineraire.ca

JAMSHED KHEDRI | PHOTOMONTAGE CARLA BRAGA

# Les gens sur le bien-être social sont paresseux...



par Agathe Melançon  
Camelot Métro Lionel-Groulx

**C'est un mythe.** Ce sont des personnes qui n'ont peut-être pas trouvé leur place dans la société (dans le monde du travail parce qu'ils sont blessés, parce qu'ils manquent de confiance en eux ou qu'ils n'ont pas trouvé leur voie...), d'autres ont peut-être des raisons médicales ou familiales... Les raisons sont multiples. Elles résident dans leur cœur, dans leur tête, dans leur corps.

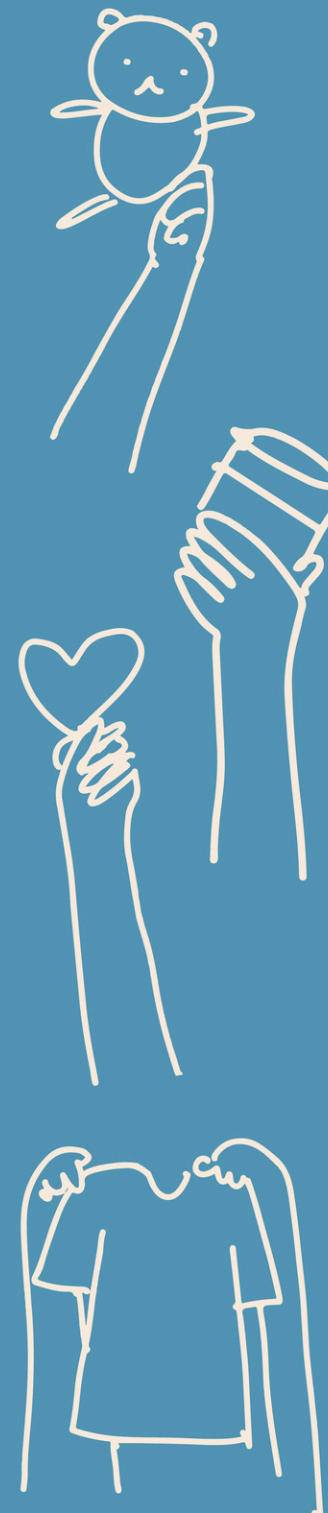
Dans la vie, c'est important de ne pas généraliser. Il y a du bon monde partout. Ce qui compte, c'est d'essayer des choses, de s'impliquer dans la société selon nos capacités. Oui, les gens ne sont pas des salariés, mais savez-vous ce qu'ils font de leur temps « libre » ? Ils peuvent : réaliser des activités pour augmenter leur confiance, s'occuper de leurs enfants ou de leurs parents (ils deviennent des aidants naturels), travailler sur leurs blessures psychologiques pour en diminuer les impacts (gros travail d'émotions pour faire le ménage intérieur!) ou faire du bénévolat...

Voici quelques exemples de bénévolat : distribuer un journal communautaire qui traite de certains enjeux importants tels le droit et la défense du logement, écrire des lettres d'opinion, décorer avec d'autres des locaux d'un organisme communautaire pour l'Halloween ou encore accompagner la classe de son enfant lors d'une sortie. On n'a pas tous les mêmes capacités, mais nous avons tous notre rôle dans la société, qu'il soit petit ou grand.

Au lieu de critiquer le statut de la personne qui est sur le bien-être social, on devrait reconnaître chacun de ses petits gestes. Certains peuvent être banals, mais dans certaines circonstances c'est déjà beaucoup. Le jugement bloque, blesse, diminue, paralyse, enferme la personne dans sa perception du « j'suis pas capable ». La reconnaissance, l'écoute, la main qui aide l'autre à trouver ses propres solutions et son propre chemin donnent le goût de se mettre dans l'action en valorisant ses solutions intérieures. Le défi est donc d'accepter les gens dans leur implication communautaire et de les amener vers leur plein épanouissement. Ceci devrait être réalisé dans le respect, la confiance et le rythme de chacun, partir de ce qu'il est vers ce qu'il pourrait être. Il faut voir au-delà de l'apparence comme la chanson de Gerry Boulet : « Aujourd'hui, je vois la vie avec les yeux du cœur ».

De plus, ceux qui disent que les assistés sociaux ont plein d'argent à dépenser se trompent. Par exemple, certains coûts ne sont pas tous couverts comme les gens peuvent le croire. Notamment les lunettes. Si on ne connaît pas une ressource comme Le bonhomme à lunettes pour avoir un bon prix, quand on pense que l'aide sociale paie seulement une petite partie, c'est beaucoup d'argent. En plus, les gens qui n'habitent pas dans un logement social – à cause du manque de construction depuis des années et des condominiums qui font augmenter les loyers – ils en arrachent. Pauvre comme riche, le choix des dépenses peut nuire à l'achat de l'essentiel. Et le pauvre, en arrache encore plus.

En conclusion, ne jugez pas ! Les gens peuvent être sur le bien-être social tout en étant utiles à la société. C'est juste que ce qu'ils accomplissent chaque jour dans l'ombre n'est pas monnayable. ■



Dans la tête  
des camelots

# L'école et vous



## Être comprise

J'ai eu une prof d'éducation physique, qui était entraîneuse olympique en secondaire 1. Elle s'appelait Hélène Bourbeau. Elle m'a marquée parce qu'elle était tellement gentille. Elle aimait les gens et elle avait le tour avec nous, les ados. Elle nous comprenait.

**CÉCILE CREVIER**

MARCHÉ METRO SAINTE-CATHERINE EST / MORGAN

## Mauvais conseil

J'avais un conseiller pédagogique au secondaire, qui m'avait conseillé de quitter l'école et de devenir laveur de vaisselle. Ça m'avait vraiment fait mal. Pourtant j'étais bon en mathématique et en anglais. Je suis parti à cause de ça, mais j'ai suivi des cours du soir par la suite.

**MAXIME VALCOURT**

CAMELOT THÉÂTRE DU RIDEAU VERT ET TNM

## L'ennui

L'école, j'ai trouvé ça ennuyant. J'y suis allé longtemps, mais déjà au primaire, je finissais mes projets avant tout le monde et j'attendais. Mon ennui n'avait d'égal que mon désarroi. Aujourd'hui, je ne sais pas si l'école est comme avant, mais ce que ça prendrait avant tout, c'est la gratuité pour que tout le monde puisse y aller.

**ROBERT MONDAT**

CAMELOT IGA WELLINGTON

## L'indifférence

Dans mon temps, c'était dur. J'ai doublé ma première année et j'avais de la misère à m'entendre avec les autres. Je me faisais intimider. L'école ne le voyait pas et je n'en parlais pas. Les profs n'étaient pas soucieux des élèves de toute façon, et ils te réprimandaient si t'avais le malheur de te plaindre. J'ai eu du mal à m'exposer à cause de ça. Je me suis vraiment renfermée.

**FRANCE LAPOINTE**

CAMELOT SAQ MONT-ROYAL / PAPINEAU

## Menteuse

En secondaire 5 mon prof d'anglais me traitait de menteuse. Il pensait que, comme je parlais en français, je ne pouvais pas avoir 100% en anglais. Mais du côté de mon père, on parle anglais, et moi je suis torontoise d'origine. Donc j'avais des facilités. Ça m'avait blessée et je me suis vite repliée sur moi-même.

**MANON FORTIER**

CAMELOT PJC SHERBROOKE / LEPAILLEUR

## Le soutien et l'écoute

L'école, ça ne m'a rien apporté. Ça a été le fun jusqu'en 6<sup>e</sup> année, mais ça s'est dégradé après parce que mes parents se sont séparés et c'est ma grand-mère qui m'a élevé. Ce que je cherchais à l'école, c'était l'écoute et le soutien que je ne trouvais pas à la maison. Mais à mon époque, ça ne marchait pas comme ça.

**MICHEL DESJARDINS**

CAMELOT LA CORDÉE RUE SAINTE-CATHERINE EST

## Pas le goût d'étudier

L'école ne m'a pas servi à grand-chose, je n'y allais pas. Je n'aimais pas ça. J'ai juste un prof qui m'a marqué, en atelier de bois, parce que j'aimais cette matière. Mais jamais aucun prof ne m'a donné le goût d'étudier.

**MARIO ST-DENIS**

CAMELOT MÉTRO MCGILL



# L'ÉDUCATION VOUS PRÉOCCUPE?

## NOUS, ON Y A PENSÉ.

La maternelle 4 ans, les inégalités scolaires, le décrochage scolaire des filles, l'accueil et la francisation, etc.

**Fae**

Fédération autonome  
de l'enseignement

Lisez nos grands dossiers



Documentaire

# Je pleure dans ma tête

— Karine Bénézet, journaliste responsable de la formation



Hélène Magny en a vu des camps de réfugiés et des tout-petits nés entre les barbelés. Mais en 17 ans de journalisme international pour *Radio-Canada*, elle n'avait jamais rencontré d'enfants se cacher frénétiquement sous leur pupitre d'écolier, au son d'un avion qui passe. Encore moins au Québec.

*Je pleure dans ma tête* est son 9<sup>e</sup> documentaire. Il pose un regard sur l'école québécoise qui accueille des milliers d'élèves dont le passé teinte les comportements présents, et face auxquels des professeurs parfois démunis se forment pour comprendre, intervenir et aider ces enfants à se construire malgré tout.

*Je pleure dans ma tête (Les traumas par les mots)*  
Documentaire de Hélène Magny, 2022, 75 min  
Disponible en ligne sur [onf.ca](http://onf.ca) depuis le 5 octobre

La guerre survit aux armistices. C'est l'une des choses que retient Hélène Magny de sa carrière de journaliste à relater les dégâts causés par les conflits armés. Elle perdure et accompagne les pas des réfugiés molestés par les séquelles invisibles des violences vécues, vues et entendues, d'un chemin migratoire à un autre, jusqu'en terre d'asile.

## Avant que la marmite n'explose

Le Québec est l'une de ces terres, où a été tourné *Je pleure dans ma tête*. « Avant ce documentaire, j'ai réalisé *Choc migratoire*, raconte Hélène Magny en entrevue. Il s'attarde sur l'avenir des réfugiés, sur leur intégration. Mais je ne m'étais jamais intéressée à leur passé. »

C'est à Garine Papazian-Zohrabian, spécialiste et sommité des deuils et traumatismes, notamment chez les enfants et les adolescents, que l'on doit *Je pleure dans ma tête*. Et à sa rencontre avec la réalisatrice qui, ce jour-là, a pris conscience de l'importance de comprendre le vécu des réfugiés pour soutenir leur (re) construction.

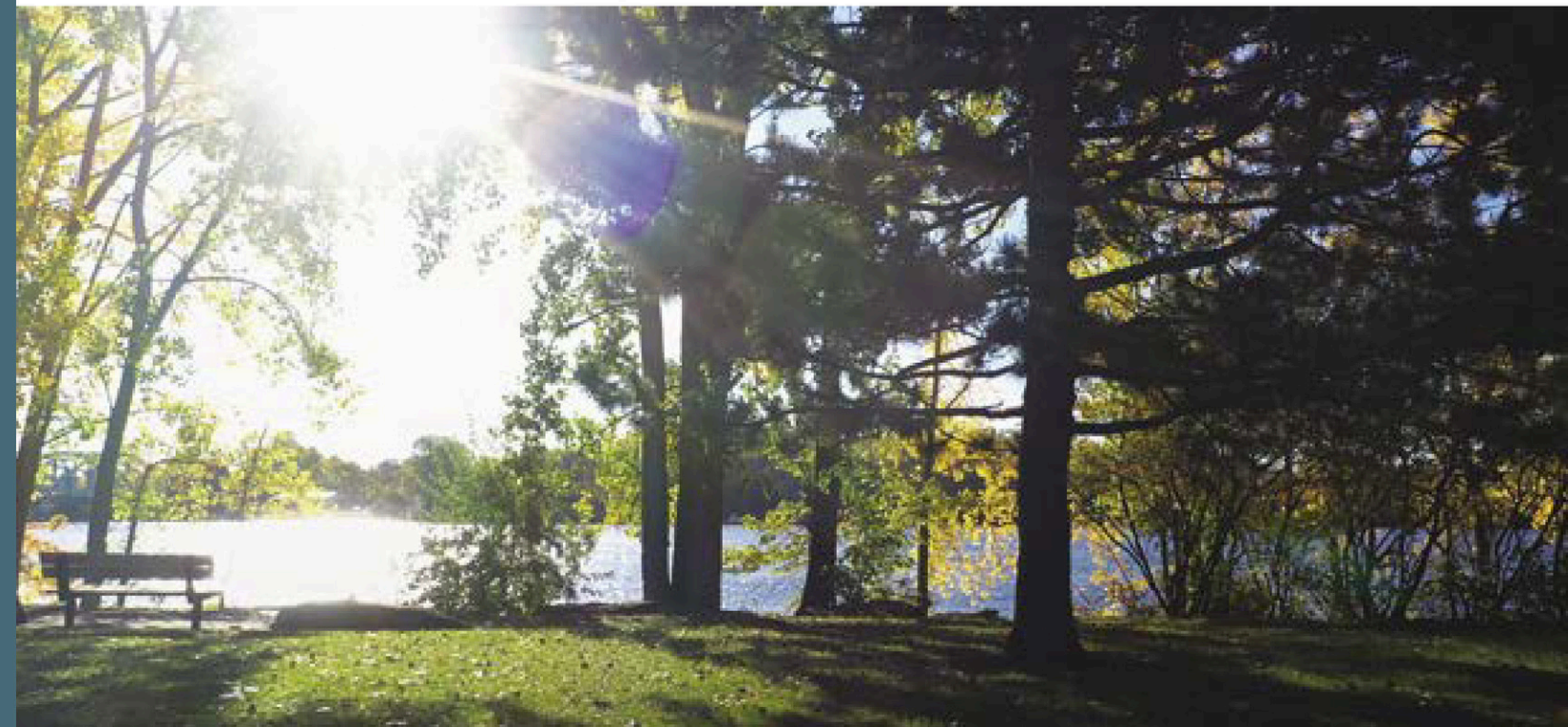
Garine Papazian-Zohrabian intervient dans les écoles québécoises depuis 2012. Elle y informe, sensibilise, outille des professeurs, des psychologues scolaires et intervenants psychosociaux aux raisons qui poussent des enfants, pourtant à l'abri des bombes et autres violences humaines, à se désorganiser, à s'exprimer avec virulence, à adopter des comportements agressifs. Des réactions inacceptables dans un milieu scolaire où la tolérance zéro est une politique répandue.

« Je fais souvent l'analogie de la marmite, explique l'experte. Un enfant traumatisé dans une école c'est comme un Presto. Beaucoup de choses bouillonnent à l'intérieur, et créent de la vapeur. Mais malheureusement, la manière dont les services sont proposés dans les écoles consiste à envoyer des intervenants pour refermer la marmite bien hermétiquement. Et que se passe-t-il si l'on ne laisse pas une marmite à pression échapper sa vapeur? Elle explose. »



« Un enfant traumatisé dans une école c'est comme un Presto. Beaucoup de choses bouillonnent à l'intérieur, et créent de la vapeur. »

Garine Papazian-Zohrabian



## Une nouvelle paire de lunettes

Ce que propose et répand M<sup>me</sup> Papazian-Zohrabian, c'est une approche qui se distancie des habitudes; celle de la psychiatrie et du DSM-5 particulièrement. «*En Amérique du Nord, chaque fois qu'un élève a des difficultés, on sort le DSM. On veut le diagnostiquer. On lui trouve une pathologie, un trouble. Ce n'est pas pour rien qu'il y a autant d'enfants surdiagnostiqués, suridentifiés au Québec, province où le taux de TDAH est le plus élevé du Canada. Peut-être même du globe terrestre.*»

D'où l'importance de mettre une «nouvelle paire de lunettes», image l'experte, qui considère à la fois l'influence de l'environnement sur l'enfant, la manière dont les traumatismes peuvent affecter, voire arrêter, son développement affectif; ses croyances, ses valeurs, son rapport au monde, sa mentalité...». Une approche complémentaire à celle de la psychiatrie: «*Oui, c'est hormonal, c'est lié à l'adrénaline, mais séparer le corps de la psyché, c'est un vrai problème. On est un tout.*»

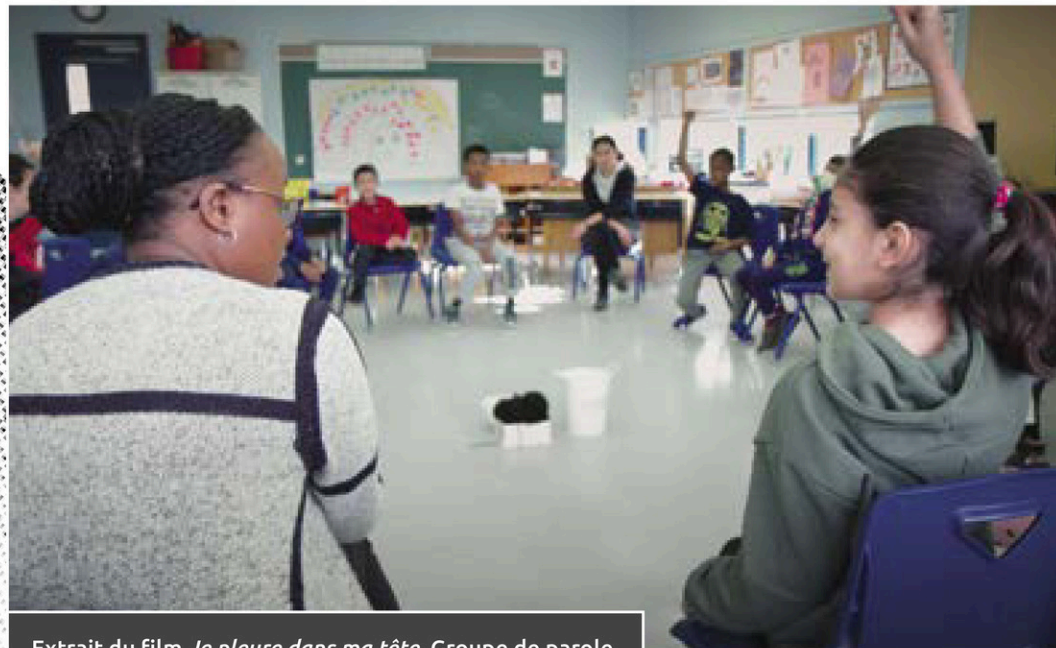
L'école québécoise a trois grandes missions: instruire, qualifier et socialiser. Et c'est pour cette troisième que l'échec peut être cuisant si l'on ne prend pas en compte le bien-être global des enfants. «*Parce qu'un jeune en mal-être n'a pas de bonne relation sociale, affirme la spécialiste. L'école devrait être un lieu de vie qui permet le développement global. Mais dans ce sens, le chemin est encore long.*»

## Sonner l'alerte

En 2015, le Québec connaissait une arrivée massive de populations réfugiées syriennes. C'est aussi à ce moment-là que la spécialiste, également professeure à l'Université de Montréal, a tiré la sonnette d'alarme: «*On parle d'accueillir et d'intégrer des réfugiés, mais si on fait comme d'habitude, dans un an, vous allez diagnostiquer la majorité d'entre eux, a-t-elle clamé. Si on ne change pas d'approche, ils vont être marginalisés, étiquetés. On parle d'intégration, mais au fond, c'est le contraire que l'on fait.*»

Diagnostiquer induit souvent une prescription, rappelle la professeure. Mais la médication des jeunes est une béquille doublée d'une déresponsabilisation: «*Avec l'approche psychiatrique, on met tout sur les épaules de l'enfant. C'est lui le problème. Alors tout le monde se déresponsabilise. Les écoles se déresponsabilisent, les médecins se déresponsabilisent, même les familles et le jeune lui-même. Ça devient un alibi pour ne rien faire. En faisant ça, on affecte le développement identitaire de l'enfant.*»

C'est là qu'interviennent les formations et les groupes de paroles qu'offre Garine Papazian-Zohrabian, comme outils d'intervention aux professeurs des écoles, la première ligne. Ces groupes ont pour fonction d'«*ouvrir la marmite de manière contrôlée*», explique l'experte. Le documentaire le montre bien d'ailleurs. La vapeur s'échappe: les enfants posent des mots sur leurs émotions, expriment leurs expériences et leurs souvenirs blessants parfois oubliés, dans un environnement sécuritaire et respectueux; un élément primordial explique la formatrice. Car «*si vous ne vous sentez pas en sécurité, vous ne parlerez pas de choses importantes*».



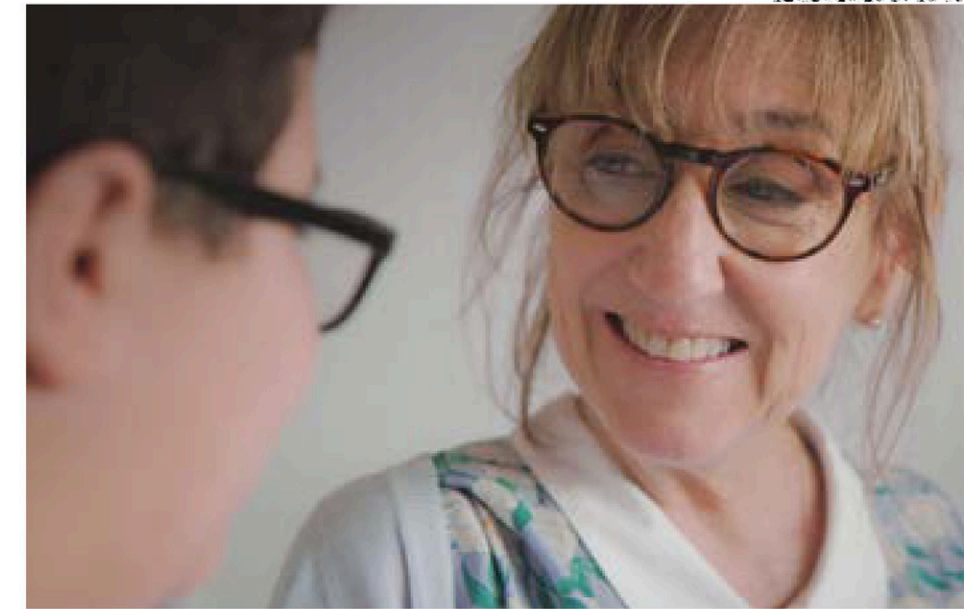
Extrait du film *Je pleure dans ma tête*. Groupe de parole.

## Sur le chemin de l'école

«*Je pense qu'il n'y a malheureusement pas vraiment de relation*», explique Héléne Magny, quand elle partage sa perception des liens qu'entretiennent les institutions éducatives avec les enfants réfugiés. «*Et c'est pour ça que j'ai décidé de faire ce documentaire.*»

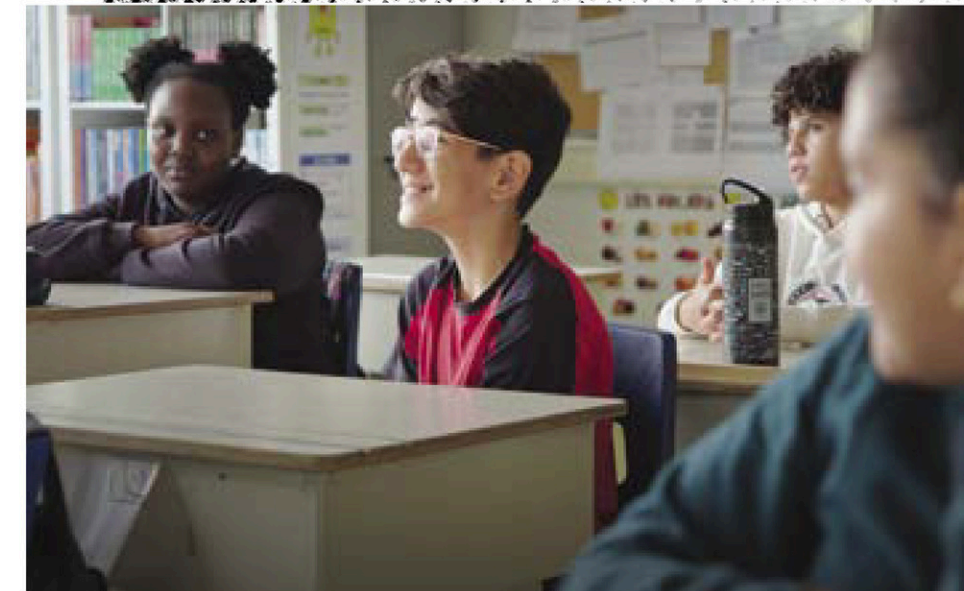
Après sa rencontre avec Garine Papazian-Zohrabian, la documentariste a immédiatement frappé aux portes des écoles pour prendre le pouls des connaissances des directions au sujet de leurs jeunes réfugiés. «*Dans les écoles de quartiers d'immigration où je suis entrée, les directeurs n'avaient aucune idée du parcours des jeunes qu'ils recevaient. Ils connaissaient seulement le pays et la langue d'origine. Rien sur leur vécu. Est-ce que tel jeune est arrivé à pied jusqu'au Canada? s'est fait violer en chemin? a-t-il vu des têtes arrachées? sa sœur assassinée? Les écoles n'ont aucune idée de tout ça.*»

De leur côté, les futurs adultes accordent généralement une grande importance à la scolarisation. Comme ça a été le cas pour l'experte d'origine libanaise qui vivait à Beyrouth au moment de la guerre du Liban (1975 et 1990). Pour elle, les études sont devenues un vecteur de survie pendant que les bombes tombaient sur son pays. «*Ce n'est pas pour rien que je suis devenue professeure à l'université*», précise-t-elle.



«*Souvent, la guerre va suspendre la capacité des enfants à se projeter. Parce que l'école ferme, la vie s'arrête, tout s'arrête. Alors, retourner à l'école, c'est revenir à la normalité, pouvoir se forger un nouveau chemin et avoir un peu de contrôle sur sa vie.*»

Garine Papazian-Zohrabian



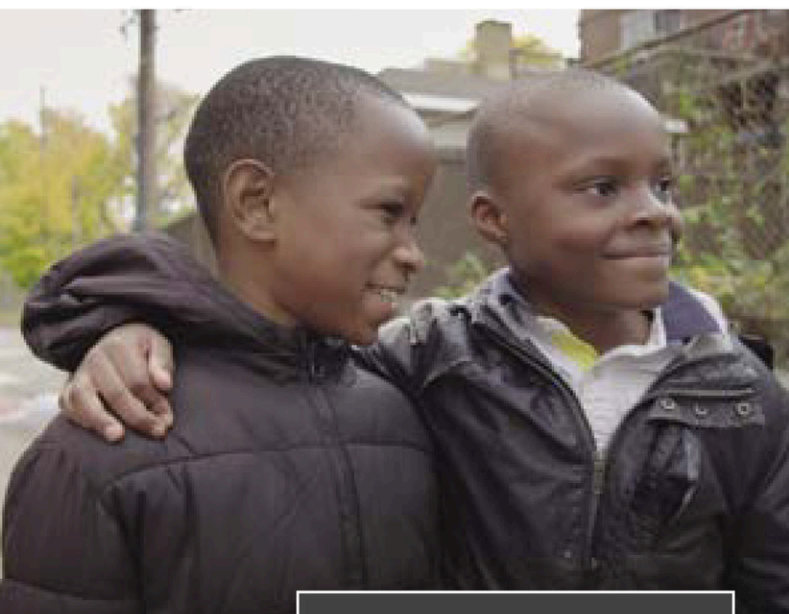


Extrait du film *La vie est belle*.

### La vie est belle

En entrevue, M<sup>me</sup> Papazian-Zohrabian n'a eu d'autres choix que de vulgariser un cours accéléré sur le fonctionnement des traumas pour faire comprendre ce que cachent les troubles du comportement des petits réfugiés. Une compréhension qui lui tient par ailleurs tellement à cœur qu'une formation intitulée *Réfugiés et demandeurs d'asile: réalités et pistes*, a été rendue accessible en ligne, gratuitement, sur la plateforme Édulib pour tous les acteurs en lien avec cette population.

Si la violence laisse des marques, ces dernières dépendent en grande partie de l'interprétation que l'on a des événements traumatiques vécus et des facteurs de protection, amorce la professeure. Du jargon complexe, a priori, mais illustré avec simplicité: « Prenons le film *La vie est belle*. La manière dont le père joue avec les perceptions de son fils en transformant les faits de guerre et de génocide en un jeu montre à quel point l'interprétation est importante ». C'est ainsi qu'un petit Nord-Américain qui verrait une tuerie en direct à la télé sans accompagnement pourrait alors en être plus traumatisé qu'un enfant d'un pays en guerre.



Extrait du film *Je pleure dans ma tête*.

### Protégé des bombes

Angoisse de mort, de perte, colère... L'exposition à la violence crée de fortes émotions qui peuvent empêcher une personne de fonctionner. Pour pouvoir avancer, même dans les pires conditions, les émotions se cachent alors derrière des boucliers. « Le plus courant, c'est le refoulement, explique la spécialiste, un mécanisme de défense qui permet par exemple à une petite fille de descendre tous les jours dans les mines d'or pour aider sa famille à survivre. » Cette petite fille, elle est la tête d'affiche de *Je pleure dans ma tête* et était, au moment du tournage, scolarisée dans le nord-ouest de l'île de Montréal.

Une fois à l'abri des bombes et autres atrocités, les boucliers peuvent enfin se lever. « Quand ils arrivent dans une société de droit, les enfants baissent leurs défenses. Mais c'est là que tout commence. Ils vont être plus fragiles, et les souffrances vont remonter. À ce moment, n'importe quelle petite violence va réactiver les traumas du passé. » Et ces violences ne sont pas dues qu'aux chicanes de cours d'école. La réponse des intervenants scolaires aux comportements désorganisés des enfants est également fautive. « Quand on dit à un élève: "arrête!, contrôle-toi!" Alors que lui-même ne comprend pas ce qui lui arrive, il est stigmatisé. Les écoles ne se rendent pas compte que les méthodes utilisées pour gérer les comportements sont parfois violentes. »

En ce sens, « toutes ne sont pas prêtes et formées à accueillir de jeunes réfugiés. Même s'il y a une nette amélioration », constate l'experte.



Place des Martyrs à Beyrouth, en 1982.  
Photo: James Case, USA

« Petite, mes parents ont fait en sorte que je ne vois jamais de cadavres. Ils m'ont protégée. Mais il y a une limite à ces facteurs de protection. En 1982, l'armée israélienne a occupé le Liban-Sud et la partie ouest de Beyrouth, là où j'habitais. Les États-Unis avaient vendu des bombes intelligentes à Israël et ces bombes, larguées par les avions, entraînaient dans les immeubles et créaient un *vacuum*. L'immeuble s'écroulait tel quel, avec les habitants dedans. Nous aussi on vivait dans un appartement. Et je me demandais lequel allait s'effondrer. Est-ce que notre tour arriverait? Les parents ne peuvent pas protéger leurs enfants de ça. »

- Garine Papazian-Zohrabian

### Derrière la caméra

À 45 ans, l'ex-journaliste Héléne Magny a décidé de dire ses opinions. « Le journalisme rapporte des faits avec le plus d'honnêteté possible. Le documentaire apporte un regard subjectif. »

Celle qui dit avoir une immense difficulté à mettre de côté son ancien bagage professionnel pour donner son point de vue d'auteur a cependant réussi, avec *Je pleure dans ma tête*, à tisser tout un pan de la complexité d'être professeur dans un système parfois rigide qui ne sait pas toujours prendre en compte la singularité des individus. « Ça a touché quelque chose de profond, au-delà du thème des réfugiés », constate-t-elle.

Sans aucun doute pour elle, les groupes de parole de Garine Papazian-Zohrabian répondent à un besoin du milieu scolaire. Ils doivent se poursuivre et, pourquoi pas, s'institutionnaliser. « Aujourd'hui beaucoup d'établissements mènent des groupes de paroles, constate d'ailleurs l'experte. Et il y a des agents multiplicateurs. Certaines écoles les ont même intégrés dans le cursus et d'autres exigent que leurs psychologues suivent la formation en ligne. »



Groupe de parole de professeurs en formation avec Garine Papazian-Zohrabian.

### Au-delà des réfugiés

Disponible depuis plusieurs mois sur la plateforme éducative Campus, de l'Office national du film (ONF) à laquelle les écoles sont abonnées, *Je pleure dans ma tête* est victime de son succès. « Ce sont des centaines et des centaines d'enseignants qui veulent le visionner », rapporte la documentariste qui a également présenté le film au festival DOC-Cévennes, en France. « Les gens ont capoté. Il y avait beaucoup de professeurs dans la salle qui n'en revenaient pas de voir à quel point ça les rejoignait. Donc même en France, un pays qui reçoit beaucoup de réfugiés, le besoin est immense. »

L'école devrait servir à parler de ses malaises affirme Héléne Magny. « À aborder des thèmes qui préoccupent et sur lesquels les enfants peuvent s'exprimer. » Tant réfugiés que ceux qui vivent des difficultés à la maison d'ailleurs. Car « la santé mentale est fragile et fluctue en fonction des contextes. Et on a tous le droit de ne pas être bien, de ne pas se sentir top shape. » ■

# Mieux vaut en lire!

SUGGESTIONS  
DE LECTURE

## 3 questions à Francis Ouellette



par Roger Perreault

Camelot métro Bonaventure  
et Provigo Beaubien/9<sup>e</sup> Avenue

### Mélasses de fantaisie

Après une vie de petits boulots allant de « *loadeur de trucks* » à père Noël de centre d'achats, Francis Ouellette fait paraître à 45 ans, aux éditions La Mèche, *Mélasses de fantaisie*. Élevé, ou pourrions-nous dire, « *barouetté* » sur la rue Poupart, l'auteur dira du quartier Centre-Sud, autrefois nommé le Faubourg à m'lasse : « *Tabarnac de quartier de criss figé dans le temps, impossible à vraiment gentrifier, à aimer, à détester, à quitter. Combien de fois encore la vie va-t-elle me ramener dans c'te câlisse de dompe* ».

Dans ce roman, en grande partie autobiographique, Ouellette nous parle du Faubourg des années 1970. Violence, prostitution, drogue, itinérance avec Frigo (le robineux du coin que tout le monde connaît et qui connaît tout le monde), de TiCrisse, de mendicité. « *C'est là que grandit Francis, nouveau-né échappé des bras inexpérimentés de sa mère, qui déboulera les marches de son bloc appartements et pour qui, au moment de se fracasser la tête, le temps s'arrête.* » Le temps d'entrevoir toute sa vie et de nous la raconter.

Ce premier roman est une épopée. C'est le regard lucide d'un adulte sur sa vie d'enfant, sur les siens, sur son monde qui ne l'a pas facile. Il faut le dire, c'est un livre très dur. Pas le choix, c'était ça la vie à l'époque. L'auteur à la grande âme nous parlera d'amours coupables, d'amours refoulés, d'amitiés ratées, sinon de vies ratées. Mais il traite également de beaux souvenirs, de belles rencontres, de rêveries, de tentatives pour s'en sortir. Il parle directement, sans fausse pudeur ni modération, d'abus et de violence sexuels, de suicides planifiés, affrontés, de manques de soutien, de ressources, d'humanité.

Un livre essentiel à qui veut savoir ce que peut aussi être la vie si...

Une vie du côté des rejetés, des laissés-pour-compte, mais remplie d'émotions qu'on prend si peu de temps à écouter.



### Pourquoi parler de fantaisie dans le titre d'un livre qui n'en traite certainement pas ?

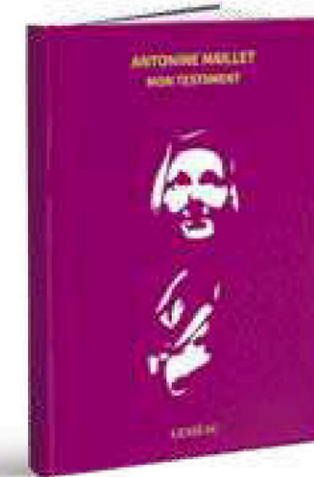
C'est un double jeu de mots. Quand on achète la mélasse Grand-Mère, il est marqué sur l'étiquette : Mélasse de fantaisie. On achète en fait une pâte gluante, un peu *noère* et verte. Ça, fantaisie ? Pas du tout. Ce que je voulais, c'était inclure dans mon histoire personnelle des moments de fantaisie, plus de magie et de poésie. Comme ceux passés avec Frigo.

### Mais Frigo n'est pas vraiment essentiel au livre...

En fait, c'est un hommage à Frigo qui a réellement existé. Il était un enfant du Faubourg à m'lasse, qui a survécu à sa destruction, et qui a continué à vivre dans le Centre-Sud. Il était un petit peu l'esprit des lieux. Tout le monde aimait Frigo, tout le monde en prenait soin. Il était aussi comme un protecteur, et moi, j'ai passé une partie de mon enfance avec lui.

### Vous consacrez un chapitre important de votre livre aux sévices pédérastiques vécues par Francis.

Étant moi-même une personne qui a subi des violences sexuelles dans l'enfance et l'adolescence, j'ai voulu mettre ça dans ce roman pour un peu exorciser ce mal, retourner dans ce temps-là pour mieux me le réapproprier. C'est la même chose avec Éric, avec qui j'ai vécu de très près les derniers moments de sa vie; lui qui a décidé, sereinement, en toute lucidité, d'y mettre un terme, même après avoir réglé tout ce qui devait l'être avant de partir.



Mon testament

Antonine Maillet

Éditions Leméac, 2022, 106 pages

Au fil de 60 ans d'écriture, Antonine Maillet a engendré une foule de personnages. Elle souhaite aujourd'hui, dans un savoureux dialogue avec ses créations, leur laisser la part d'héritage qui leur revient. La Sagouine, Pélagie la charrette et mère Jeanne de Valois sont quelques-unes des célébrités que l'on retrouve.

À cheval entre le journal intime et le roman d'espionnage, pataugeant ici et là dans l'humoristique, ce livre brouille les pistes et nous invite à chercher nos propres repères. Voici une œuvre d'un humour mordant et d'un verbe pétillant qui vous accroche un sourire dans le visage.



À Reculons

Philippe Chagnon

Éditions Hamac, 2022, 152 pages



La jeune fille à la tresse

Françoise de Luca

Éditions Marchand de feuilles, 2022, 320 pages

Inspirée d'une histoire vraie, *La jeune fille à la tresse* met en scène une amitié entre deux jeunes filles issues de familles complètement différentes. En pleine Seconde Guerre mondiale, les émotions s'apprivoisent et se heurtent. Une ode à l'amitié qui peut tout traverser et un véritable hommage à la lutte des femmes pendant l'Occupation.

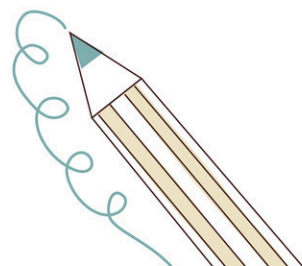
Merci à la coopérative des Librairies indépendantes du Québec pour sa participation à la réalisation de cette chronique.



Mélasses de fantaisie

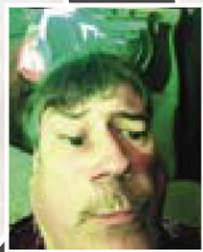
Francis Ouellette

La Mèche, 2022, 224 pages



# Namronscopie

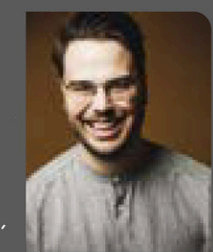
LE CÔTÉ DE LA VIE DANS LES PROCHAINES ANNÉES



**Par Namron**  
 Camelot PJC boul. Monk / Pharmaprix Outremont  
 normartmusic@yahoo.ca

# C'EST ENCORE DROLE

LE PAYS DE  
 CHRONIQUE  
 HUMOUR



**Pier-Luc Ouellet**  
 Humoriste

## Vomir sans bouche

Je fixe avec intensité le petit téléviseur dans ma chambre. Le poste est syntonisé sur MusiquePlus, qui joue un clip de rap populaire du moment (*Gold Digger* de Kanye West ft Jamie Foxx, pour les curieux. C'était une époque où on ne savait pas encore que Kanye était une personne à éviter).

J'essaie de me distraire avec les couleurs criardes et les rythmes entraînants, mais la seule chose que je ressens au fond de moi-même, c'est mon estomac qui se tord en une boule bien compacte. Demain, je recommence l'école, et j'entre dans cette grosse polyvalente qui accueille des milliers d'élèves.

Et depuis quelques semaines, j'ai commencé à faire l'expérience de ce qu'on m'explique être des crises d'angoisse. L'idée d'entrer dans cette nouvelle école me donnait envie de crier (en fait, j'ai récemment lu quelqu'un dont le nom m'échappe qui disait que l'anxiété, c'est la sensation de devoir vomir et de ne pas avoir de bouche, et c'est la description la plus pertinente de cette sensation que j'aie lue).

J'ai espéré que ce n'était qu'un mal passager, qui passerait comme le rhume ou la gastro, mais voilà: c'est la veille de la rentrée et le mal n'a fait qu'empirer.

Je réussis à m'endormir, tenaillé par l'anxiété qui me ronge, mais quand je me réveille le lendemain, c'est comme si je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. J'essaie de reprendre mes esprits, mais ça m'est impossible: j'ai l'impression d'être pris dans une montagne russe qui monte lentement vers son premier sommet, et à 8 h 15, quand mes cours commenceront, le train dévalera, hors de contrôle.

Je me jette dans les bras de ma mère, en larmes, tout vernis de bravoure adolescente s'étant effondré. Le regard de ma mère est confus; j'ai toujours extrêmement bien performé à l'école, eu un bon cercle d'amis, je ne vis pas d'intimidation... qu'est-ce qui se passe?

C'est ça qui me terrifie. Je ne sais pas ce qui se passe. Je sais juste que mes entrailles sont hors de contrôle depuis des semaines, et que ça ne semble qu'empirer. Et surtout, j'ai l'impression de n'avoir aucune emprise sur la tempête qui se déchaîne en moi.

Aussi, j'ai toujours la diarrhée.

J'aimerais vous dire que je suis allé à l'école ce matin-là, et que finalement tout s'est bien passé, et que je n'ai plus jamais vécu d'anxiété.

Mais la vérité est plus complexe. J'ai réussi à aller à mes cours ce matin-là, mais ça a été très difficile. Pendant que les professeurs, enthousiastes, nous présentaient le programme pour le reste de l'année, je m'efforçais de réprimer les larmes qui montaient en moi. Bon, maintenant j'ai envie de pleurer. Une autre affaire à ajouter sur la liste d'affaires que je ne comprends pas.

Mais il y a aussi eu de petites victoires. Quelques jours après la rentrée, je me suis surpris à marcher dans les corridors et à me sentir bien. Pas débordant de joie comme un ado dans un film américain, mais bien. Normal.

J'ai pris une photo mentale de ce moment. Encore aujourd'hui, je peux me rappeler les vêtements que je portais, les gens qui m'entouraient, mes doigts qui effleuraient la murale du troisième étage.

Et cette photographie mentale, je l'ai gardée précieusement. Si j'avais réussi à être bien dans cet instant, je pourrais encore être bien dans le futur.

Cette année de troisième secondaire a été une année difficile dans ma vie. J'ai dû apprendre à composer avec une maladie qui allait me suivre toute ma vie. Je dois encore apprendre à composer avec mon anxiété plus de 15 ans plus tard. Ça fait partie de qui je suis.

Mais c'est aussi une année qui a forgé qui je suis. Si ma vie était un *coming of age story*, c'est l'année qu'on choisirait pour illustrer le passage de l'enfance à l'âge adulte. Quand je regarde en arrière, j'ai de la peine pour cet adolescent boutonneux et terrifié, mais je suis aussi très fier de lui. Il se présentait à l'école, et il travaillait fort, même s'il avait envie de vomir et qu'il n'avait pas de bouche.

Et si, en cette rentrée scolaire, vos enfants se lancent un matin dans vos bras, en larmes, ne soyez pas confus; contentez-vous de leur rendre leur étreinte et de les rassurer; ça va bien aller. ■

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

### HORizontalement

- Vagabondes vivant d'expédients.
- Dissimulassent.
- Parti défunt. - Mesure itinéraire. - AL.
- Gaia. - Tissus légers. - À moi.
- Rödèrent. - Semblable.
- Vallée fluviale. - Donnée comme certain.
- Sortis. - Choisir.
- Enlèves. - Coi. - Note.
- Arrivés. - Duperas.
- Nazi. - Chapeau. - Élime.

### VERTICALEMENT

- Remplirions de nourriture.
- Spécialistes de la fabrication de l'acier.
- Réseau de nouvelles. - Coupes.
- Perçu. - Règle. - Traditions.
- Manières d'aller. - Béryllium.
- Pratique. - Océan.
- Oui. - Ligue nationale. - Affluent de la Seine.
- En matière de ... - Exposit.
- Épuisés. - Rapidement.
- Assaisonnement. - Une troisième fois. - Cours d'eau.
- Énonceras.
- Stère. - Bière. - Est-sud-est.

### SOLUTIONS - 1<sup>er</sup> octobre 2022

1	H	E	M	O	C	U	L	T	U	R	E	S
2	A	N	A	B	A	S	A	R	E	N	E	
3	L	V	I	I	I	P	S	E	I	T	E	
4	I	O	L	E	N	E	S	E	S			
5	T	U	R	U	E	R	A	I	R			
6	U	T	E	R	O	S	E	S	B			
7	E	A	S	T	M	A	N	N	U	E	E	
8	U	N	S	U	S	I	N	A	I	N		
9	S	T	E	R	A	E	U	T	E	E		
10	E	S	S	A	I	E	R	A	I	E	N	T

## Jeux de mots



josecardinala1@yahoo.ca  
**JOSÉE CARDINAL**  
 DISTRIBUTRICE

Emploi d'une arme sur un bateau	Tournas	Tendance	Blesse
Coutume	Maladies	Ton	Cube
Syphilitiques			
Reptiles			Dont le crâne est troué
Parcourait			Honnêtes
Rien		Ministre britannique	
		Pénurie	
Rabâcher			
Apprêtât			Fleuve italien
			Éructe
Halerai			
Enjeu			Possèdent
			Alu
Calamistrées	Sondée		

Solutions dans le prochain numéro

## Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette image? Bonne chance!

© FREEPIK/TOUTOUS

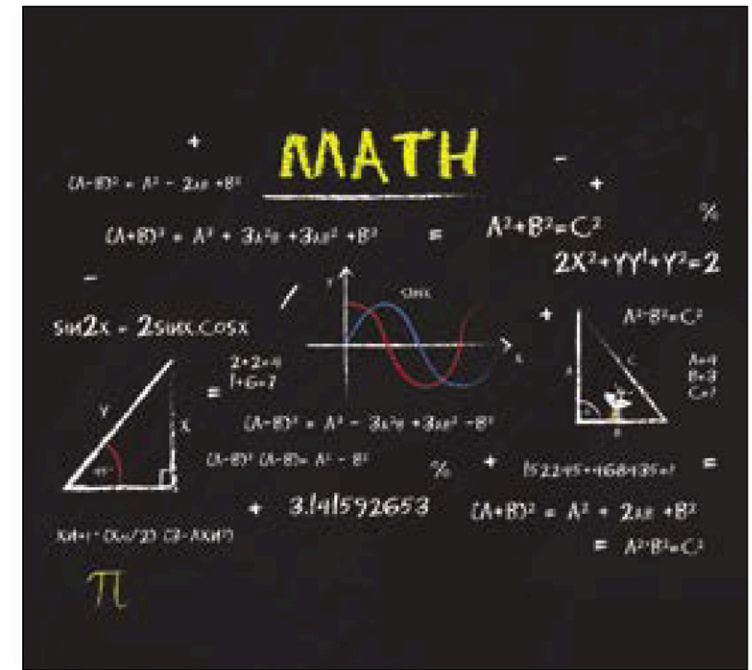
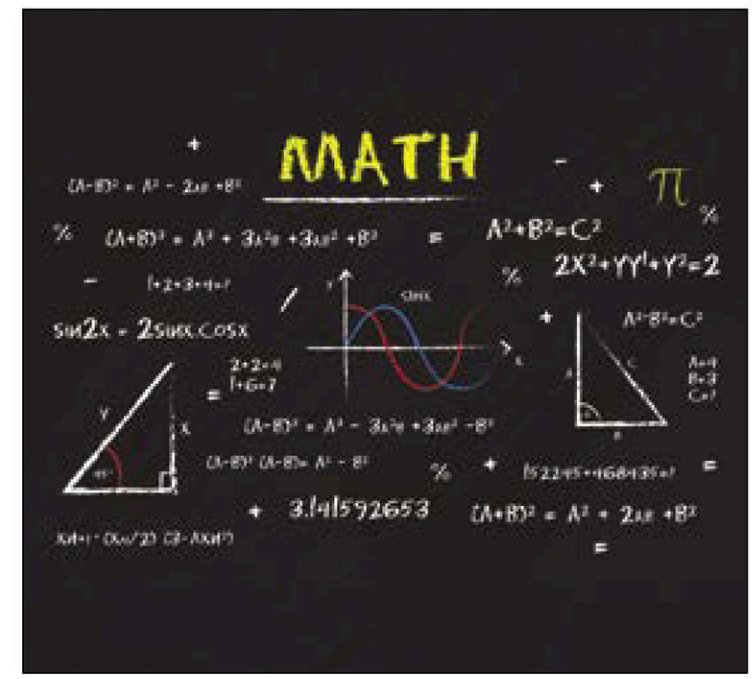


**AIMER DONNER**  
[itineraire.ca/faire-un-don](http://itineraire.ca/faire-un-don)  
 f t i

## Jeu de chiffres

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

1		4		2	9	8	6	3
2	8				6		5	
	9							
7			8		1	4		9
5			9	6		2	7	
3	1			4				
		2						
			1			3		5
			3			6		4





# ON REMPLIT VOTRE TASSE OÙ QUE VOUS SOYEZ

Partout au Québec, on livre gratuitement\*

[CAFEBROSSARD.COM](http://CAFEBROSSARD.COM)



CAFÉ  
**BROSSARD**<sup>MD</sup>

**TORRÉFIÉ À MONTRÉAL**

514 321-4121 • 1 800 361-4121

\*La livraison gratuite s'applique pour les commandes de 10 livres de café et plus.